

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

**ABONNEMENTS :**

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
 Vendu dans les dépôts - - - 5 c. s la copie

16ME ANNÉE. No 833. —SAMEDI, 21 AVRIL 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

**ANNONCES :**

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
 Insertions subséquentes - - - 5 cents  
 Tarif spécial pour annonces à long terme



## ÉCOLE LITTÉRAIRE 1899-1900

1. Louis Fréchette, président d'honneur ; 2. W. Larose, président ; 3. E.-Z. Massicotte, vice-prés. ; 4. G. Beaulieu, trésorier ; 5. G.-A. Dumont secrétaire ; 6. C. Gill ; 7. J. Charbonneau ; 8. E. Nelligan ; 9. H. Demers ; 10. H. Desjardins ; 11. G. Desaulniers ; 12. P. Bédard ; 13. A. de Bussières ; 14. A. Pelletier ; 15. A. Ferland ; 16. A.-H. de Trémaudan.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 AVRIL 1900



## SOMMAIRE

TEXTE.—A nos lecteurs.—Chronique, par F. Picard.—L'énigme sur la tombe de Shakespeare, par E. B. Gauvreau.—Vue générale de Blomfontein.—Poésie : Les deux parts, par Abel Letalle.—La folle aux fleurs, par Laurette de Valmont.—Les grands compositeurs modernes.—Les soirées du château Ramezay.—Les sucres, par Sylva Clapin.—Souvenirs de Rome, par Léon des Carries.—Poésie : L'oubli des hommes, par Alfred de Musset.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Noi fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Théâtres.—Le tour du monde.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.

GRAVURES : Portraits des membres de l'Ecole Littéraire de Montréal.—La guerre en Afrique : La ville de Kimberley.—Etat-Libre d'Orange : Vue générale de Blomfontein.—Portraits des délégués des représentants des divers Etats à l'Exposition universelle de Paris.—Je n'ai pas le temps.—Devinette.—Illustration du feuilleton.

## A NOS LECTEURS

*D'importants changements, survenus dans la direction du MONDE ILLUSTRÉ, auront leur répercussion jusque dans les matières contenues dans ce journal, dans leur agencement.*

*L'administration nouvelle, désireuse d'imprimer à son organe une impulsion en rapport avec le progrès des idées, les besoins grandissants du public lecteur ; voulant aussi amender considérablement ce journal au point de vue littéraire, a résolu d'en diviser ainsi les colonnes.*

*D'abord la chronique sera confiée à notre éminent écrivain canadien, M. LOUIS FRÉCHETTE, qui puisera dans ses souvenirs et dans l'actualité la matière de savoureux articles.*

*Sous le titre : PAGES CANADIENNES, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera les meilleurs fragments des œuvres oubliées de nos littérateurs nationaux.*

*Dans les PAGES ÉTRANGERES, le MONDE ILLUSTRÉ tiendra ses lecteurs au courant des nouveautés littéraires des autres pays, en reproduisant des extraits choisis de ces ouvrages.*

*Par LE TOUR DU MONDE, LE MONDE ILLUSTRÉ donnera un résumé des nouvelles les plus curieuses et les plus intéressantes du monde entier.*

*Sous le titre : AU COIN DU FEU, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera des articles de premier ordre spécialement rédigés pour ses lectrices.*

*Cette dernière partie, confiée à l'une de nos meilleures plumes féminines, ne pourra manquer d'intéresser vivement toutes les personnes du sexe.*

*Sous le titre : LES CONSEILS DU MÉDECIN, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera une colonne de conseils pratiques par un de nos premiers médecins canadiens, qui répondra aussi à toutes les questions que l'on voudra bien lui poser.*

*LE MONDE ILLUSTRÉ prend des arrangements pour s'assurer le concours des meilleurs artistes du pays.*

*Les gravures seront nombreuses et choisies avec un soin jaloux.*

*Un nouveau feuilleton, palpitant d'intérêt, commencera avec le premier numéro de mai, époque où auront lieu tous ces changements.*

*Enfin LE MONDE ILLUSTRÉ va s'assurer la collaboration active de nos meilleurs écrivains dont nous donnons une liste dans un prochain numéro.*

*Bref, LE MONDE ILLUSTRÉ prétend devenir le journal le plus intéressant de son genre, au pays, et pour le prouver, nous prions nos lecteurs de nous adresser des suggestions et des conseils que nous nous empresserons de mettre en pratique, si tel est le vœu de la majorité. Qu'on se le dise.*

La Semaine Sainte—la Grande Semaine, selon la touchante expression de nos bonnes populations de la province de Québec—nous apporte de nouveau tous ses touchants souvenirs, ses émouvantes traditions.

Elle nous rappelle la Résurrection du Sauveur—elle prélude au réveil de la nature :—comme si la matière même voulait contribuer aux joyeux alléluias des esprits.

Aux rayons de plus en plus ardents du soleil, tout s'embellit : il nous semble, à nous-mêmes, malgré les tombes qui nous entourent, nous enserrent, oserais-je dire, il nous semble ressentir un sang nouveau circuler dans nos veines, nous nous imaginons rajeunir...

Devant le bonheur que révèle la nature secouant son long sommeil d'hiver, nous souhaitons, du fond du cœur, une réelle félicité à nos nombreux lecteurs. Nous leur envoyons le salut si gracieux, si plein de bons vœux des Romains : *Heureuses Pâques !*

\* \*

Le soleil n'éclaire pas que le brin d'herbe reprenant sa délicate verdure, que les arbres ouvrant, frissonnants, leurs gracieux bourgeons—petites chrysalides développant chaque jour un peu davantage leurs ailes si finement nervées.

Là-bas, au continent noir, la guerre se poursuit atroce, terrible, chez deux petits peuples défendant leur sol—le sol natal, c'est la Patrie !—leur liberté, contre une foule de peuples que fascine l'appât de l'or, des diamants, qu'entraînent des sentiments chevaleresques peut-être, intempestifs et irraisonnés à coup sûr.

Le sort des armes est changeant : les événements le prouvent.

\* \*

L'Hôtel de Ville de Montréal est en grand travail d'épuration.

Nous ne pouvons, on le comprend aisément, féliciter le nouveau Conseil de toutes ses réformes. On prétend, à tort ou à raison, que toutes les foudres sont pour les seuls employés Canadiens français.

Permettre cette supposition, c'est trop, beaucoup trop ! Il faut du zèle dans les affaires publiques, mais avant tout, il faut, chez l'homme public, des connaissances précises du droit civil, une prudence consommée, surtout et avant tout, pas de parti pris.

Mais on n'improvise pas des hommes publics, et contrairement au proverbe, nous dirons sans crainte d'être démenti que *la position ne fait pas l'homme.*

\* \*

La toute-puissante compagnie des tramways, après une campagne vigoureusement menée par notre estimable confrère, *La Patrie*, a été forcée enfin de rentrer quelque peu de sa morgue. Après des hésitations regrettables chez quelques-uns de nos édiles, un vote unanime de nos échevins a mis un terme à l'outrecuidance de la compagnie : il ne reste plus à notre confrère et à ceux qui veulent l'appuyer que d'obtenir de la riche société un peu plus d'égards, et surtout un peu meilleurs appointements pour ses employés. Que la compagnie, par exemple, cesse de spéculer sur le coût des uniformes—ce qui est honteux ;—qu'elle ne force plus ses agents à acheter ces uniformes quand ils n'en ont absolument pas besoin.

Au régiment, le soldat doit avoir deux tenues, dont l'une doit être réservée pour les grandes circonstances, par conséquent être très propre. Mais on ne nous obligeait pas, le terme de cette deuxième arrivée, de l'échanger contre une autre, ou d'échanger notre première. Et s'il nous fallait payer, sur notre masse, la première tenue, les suivantes nous étaient données contre remise de la plus vieille.

Pourquoi la puissante compagnie ne créerait-elle pas une masse à chacun de ses employés ? Ce système est excellent, éminemment social et même démocratique.

\* \*

L'Exposition universelle de Paris s'est ouverte au jour fixé officiellement, c'est-à-dire le samedi 14 avril.

Nous publions en ce numéro une gravure donnant les représentants de tous les Etats à ces solennelles assises.

Qui sait si l'Exposition se poursuivra sans incidents ? L'horizon politique, par tout le monde, est bien sombre !

\* \*

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant, pour finir cette dernière chronique dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, copie de quelques passages d'une lettre que nous venons de recevoir de l'illustre général de Charette :

M. FIRMIN PICARD,

Montréal.

*Mon cher ami,*

Hélas, que de vides dans nos rangs ! Mais ils sont tous réunis là-haut, ces chers camarades, autour de PIE IX ! Ne les plaignons pas, prions pour eux, afin qu'ils ne nous oublient pas et qu'ils nous aident à bien finir, tous, groupés autour de la bannière du Sacré-Cœur.

Verrons-nous le triomphe ?

Pourquoi pas ? En tous cas, nous travaillons le bon combat, et soyons fiers d'apporter une pierre, quelque petite qu'elle soit, à la grande cause de la régénération sociale, politique et partant religieuse.

Pauvre Vittrant ! lui aussi est là-haut. Il est mort en Bretagne, près de Vaunes, honoré de tous ceux qui l'avaient connu. C'était un Zouave !

Allons, au revoir—et tout à vous avec tout mon vieux cœur de Zouave.

(Signé), CHARETTE.

Le lieutenant Alex. Vittrant était un des meilleurs cœurs du régiment. Il était d'une loyauté si scrupuleuse, qu'il sacrifia sa fortune dans une circonstance fort douloureuse pour la famille de son épouse, mais où lui personnellement n'avait rien à voir.

A tous nos bienveillants lecteurs, adieu... peut-être au revoir.

## L'ÉNIGME SUR LA TOMBE DE SHAKESPEARE

“ Messieurs les Anglais, tirez les premiers. ”

Un ex-gouverneur du Minnesota, M. Ignatius Donnelly, vient d'écrire sur la controverse Shakespeare-Bacon, un livre merveilleux d'ingénuité et gros de conséquences.

Si ces calculs sont exacts, les Anglais vont décrocher du firmament de la littérature dramatique ce soleil incomparable qui y rayonne depuis trois siècles, et autour duquel gravitent encore les écrivains les plus célèbres d'Albion.

Shakespeare, car il s'agit de lui, “ cet Homère ” de son pays, ce génie anglais personnifié dans son allure fière et libre, sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie, doit descendre de son piédestal et perdre ses lauriers pour y voir monter et couronner à sa place un illustre inconnu : *Francis Bacon*.

Depuis le règne d'Elisabeth, paraît-il, que ce fils d'un boucher nous trompe et reçoit un culte de latrerie qu'il ne mérite pas !

A la leur éblouissante mais un peu sinistre qui éclaire son théâtre, les spectateurs de trois siècles sont venus tour à tour contempler avec une insatiable curiosité ces images de destruction, ces détails minutieux de la mort ; ils ont écouté cette diction mâle et pittoresque, ce langage enrichi de hardiesses, d'images, de plaisanteries bizarres ; ils ont ressenti toute l'émotion et l'éloquence de ses personnages tra-

giques ; puis, quand le rideau est tombé, l'auditoire ému, terrifié ou ravi, mais toujours enthousiaste, a applaudi Shakespeare, l'a couvert de roses, l'a proclamé le prince des poètes, le roi de la tragédie, enfin l'a fait immortel. Le dieu Shakespeare, "au visage plein, aux joues tombantes, au double menton, l'air bon vivant, l'allure un peu trop *Falstaff*," riant aussi dans ses barbes, n'a jamais manqué de venir saluer, cueillir ses couronnes, remercier pour tant d'honneurs, tant de gloire... et, ceci dure depuis trois cents ans !

Or, un Américain, qui se doutait bien un peu de quelque chose, a voulu en avoir le cœur net. Ayant réussi à se glisser dans la coulisse, il s'est jeté sur le grand dramaturge et lui a arraché son masque. Mais ô surprise ! ô stupéfaction ! il s'est trouvé face à face avec l'illustre Francis Bacon.

C'était Bacon, en effet, qui sous le masque et le manteau de Shakespeare, composait et écrivait ces drames uniques dans la littérature.

Ce n'est pas un conte à la façon d'Alphonse Allais, c'est de l'histoire.

L'émotion passée, l'auteur de ce coup hardi s'est empressé de venir communiquer aux Littérateurs son épatante découverte, dans un volume intitulé : *The Cipher in the Plays and on the Tombstone*.

D'abord, M. Donnelly n'est pas le premier venu. Il est honorablement connu comme auteur, orateur, politique. Ses livres comme ses conférences ont d'ailleurs exercé non seulement sur les Etats-Unis mais sur l'Angleterre une fascination singulière. Les œuvres de Shakespeare sont pour lui comme un ABC ; les écrivains du siècle d'Elisabeth, comme ceux du siècle de la reine Anne, lui sont tous familiers. Il a fouillé dans les bibliothèques du monde entier, ou à peu près.

Depuis trente ans que, penché sur tous ces vieux bouquins, il en scrute le texte, le sonde, le passe au laminoir pour lui ravir son secret—car il était convaincu qu'il en contenait un—il en a depuis découvert des milliers.

"Comme une éponge dans un vase aspire toute l'eau qu'elle peut contenir", M. Donnelly aspirait tout ce qu'il y avait pour lui d'utile, d'important, d'inconnu, de mystérieux dans ces anciens livres et manuscrits.

Grâce au flambeau de sa vaste intelligence, flambeau que le vent des contradictions, des objections, du ridicule même a fait parfois vaciller mais jamais s'éteindre, l'auteur s'est engagé tout seul dans l'inextricable labyrinthe de la vie et des écrits du poète anglais et de ses contemporains, jalonnant sa route d'étape en étape par la publication d'ouvrages tels que : *The Great Cryptogram*, *Ben Jonson's Cipher*, pour tenir les savants au courant de ses découvertes progressives.

Enfin, il sort du souterrain, plus radieux qu'Aladin, vieilli par les années il est vrai, mais la figure toute rayonnante par la découverte historique qu'il a faite.

Il peut éteindre sa veilleuse, fermer ses vieux manuscrits et dire : *eureka*, "j'ai la clef des trésors enfouis, le sphinx a parlé, Shakespeare n'est pas Shakespeare, je le démontre clairement dans mon dernier livre."

Et le dix-neuvième siècle, avant d'aller comparaître devant le Roi immortel des siècles qui est aussi le Dieu de toute vérité, aura une erreur et un mensonge historique de moins sur la conscience.

Shakespeare, l'acteur du théâtre *Curtain*, ne prit aucun soin de ses œuvres, il n'y attacha pas même son nom et ne se donna jamais la peine de les recueillir ni de les imprimer. Ce fait seul avait jeté la défiance dans l'esprit de Charles Dickens qui ne put s'empêcher d'écrire : "La vie de Shakespeare est tout un mystère et je tremble qu'il ne se fasse, tôt ou tard, quelque découverte."

M. Donnelly démontre dans son ouvrage *The Cipher* etc, que du vivant même de Shakespeare, il y avait des doutes qu'il fût l'auteur de ces drames si remarquables, à une époque où la littérature anglaise n'était encore qu'au berceau : mais faute de preuves, l'obscur comédien jouit d'une gloire que trois siècles ont consacrée et déclarée inamissible.

De nos jours, M. Gladstone, le grand vieillard, re-

gardait la controverse Shakespeare versus Bacon, comme très sérieuse.

Mais l'honneur de la découverte du vrai auteur de ces Drames, et des preuves convaincantes, *mathématiques* (car c'est au moyen des mathématiques que cette vérité historique a été obtenue) revient à M. Donnelly, l'infatigable écrivain qui trouve le temps d'étudier, de chercher, d'écrire, d'éditer, de donner des conférences en Europe comme en Amérique, de se jeter dans la politique, de représenter le peuple au Congrès, au Sénat ; de gouverner l'Etat, de manier les armes, d'organiser des régiments, de verser aussi généreusement son sang pour le pays que son encre pour le parti qu'il représente à l'heure qu'il est. Le Minnesota n'a pas dit le dernier mot au sujet de son digne fils et lui confiera peut-être, un jour, ses nobles destinées. Ce sera, à coup sûr, un honneur réciproque et un triomphe pour les Belles-Lettres.

Dans notre beau Canada, il y a beaucoup de *jeunes Latins* de vrai talent qui ferment leurs livres, brisent leur plume, pour se jeter dans la gueule de ce monstre qu'on appelle *la politique*. Et quand je leur demande de cultiver les Lettres, les Sciences, les Arts, et qu'ils me répondent qu'ils n'en ont pas le temps, que la politique absorbe tous les instants de leur vie, j'ai bien le droit de leur montrer l'intrépide homme d'Etat et de Lettres du Minnesota, qui leur prouve que les deux ne sont pas incompatibles, qu'on trouve du temps pour tout quand on sait et qu'on veut travailler.

*Quod isti et iste, cur non ego ?* se disait saint Augustin. Puisque ceux-ci et celles-ci ont réussi, pourquoi ne réussirais-je pas, devraient se dire, en regardant ces modèles d'activité intellectuelle, tous les jeunes Canadiens de talent qui sentent en eux la vocation sacrée des Belles-Lettres, des Sciences et des Beaux-Arts.

Revenons à nos moutons.

Dans un coin désert d'une obscure église à Stratford-sur-Avon, en Angleterre, il y a une pierre tombale qui porte l'étrange inscription suivante en lettres majuscules et minuscules :

*Good Friend for Jesus SA.KE forbear  
To digg T-E Dust Enco-Ased HE.RE.  
Blese be T-E Man Yt Spares T-Es Stones  
And curst be He Yt moves my Bones.*

Traduction :

*Bon ami, pour l'amour de Jésus,  
Ne déterre pas les cendres enfermées ici.  
Béni soit l'homme qui respecte les tombeaux  
Et maudit soit celui qui touche à mes os.*

C'est là que git Shakespeare.

Cette inscription sur sa tombe, en grandes et petites lettres, avec une ponctuation si étrange, contient une cryptographie, ou une écriture secrète qui peut se lire au moyen d'un alphabet inventé par sir Francis Bacon, lorsqu'il était étudiant à Paris, et décrit tout au long dans son livre *De Argumentis*.

Mais, se demandera le lecteur, comment M. Donnelly est-il parvenu à découvrir qu'il y avait une espèce d'anagramme, ou en d'autres termes plus exacts, une inscription secrète dans l'épithaphe de Shakespeare ?

Eh bien ! voici. L'auteur, dont la perspicacité d'esprit atteint les limites données à un simple mortel, a commencé par chercher s'il n'y aurait pas quelques relations entre l'emploi apparemment confus des lettres capitales et minuscules de l'épithaphe. Il acquit la certitude que pareil mélange de lettres n'était pas dû à l'ignorance d'un tailleur de pierre chrétien qui aurait écrit *SAKE* en lettres capitales et *Jésus*, précédant immédiatement, en lettres minuscules. Tous les traits-d'union, les parenthèses, ne sont pas des accidents ni des fautes du typographe ou du sculpteur mais bien *des points de départ pour l'application d'un Alphabet secret inventé par sir Francis Bacon*.

Et l'application de cet alphabet à la curieuse inscription, que donne-t-elle comme résultat ?

Elle donne l'étrange sentence suivante : "Francis Bacon a écrit les drames de Green, de Marlowe et de Shakespeare."

\* \*

Il m'est impossible de démontrer dans cet article,

comment fonctionne l'alphabet, quand l'auteur prend quatre-vingt-neuf pages pour expliquer sa méthode.

Mais quiconque lit ce volume, demeure convaincu que pareille découverte quelque étonnante qu'elle soit par son ingénuité, ne peut pas être le résultat du hasard, ni celui de la possibilité, ou de la probabilité, mais bien de l'application de l'alphabet en question, inventé et inséré dans cette inscription funéraire par le plus grand génie qui soit apparu sur l'isle des Angles : *Francis Bacon*.

Et, en face d'une révélation si inattendue qui met à nu Shakespeare, dont le "plumage ne se rapporte pas au ramage," je ne sais qui admirer le plus, ou du philosophe et littérateur, naturaliste, politique du règne d'Elisabeth qui conçut et exécuta cette cruelle mystification, ou le littérateur minnesotain qui l'a suspectée, cherchée pendant trente ans, trouvée, déchiffrée et révélée au monde savant.

Sous le règne d'Henri VIII, d'Elisabeth et de Jacques Ier, les lettres cryptographiques étaient devenues nécessaires à cause du système d'espionnage organisé par ces tristes têtes couronnées.

Aujourd'hui aussi, dans la Diplomatie, les correspondances secrètes sont le plus souvent écrites en chiffres, c'est-à-dire en caractères numériques ou autres, auxquels on a donné une signification arbitraire. La clef du chiffre est l'alphabet dont on est convenu, et qui sert, soit à chiffrer, soit à déchiffrer les dépêches secrètes. Un chiffre à simple clef est celui dans lequel on se sert-toujours d'une même figure pour écrire une même lettre. Un chiffre à double clef, celui où l'on change d'alphabet à chaque mot.

On emploie aussi des *nulles*, c'est-à-dire des syllabes ou des phrases insignifiantes, entremêlées aux caractères significatifs, et quelquefois une grille ; c'est un carton bizarrement découpé à jour, qui, posé sur la missive au juste point, ne laisse apparents que les caractères nécessaires, et masque tous ceux de pur remplissage qui ont été ajoutés par l'expéditeur après qu'il a écrit, au moyen d'une même grille, les caractères essentiels.

EM.-B. GAUVREAU.

La fin au prochain numéro

## VUE GÉNÉRALE DE BLOEMFONTEIN

(Voir gravure)

Depuis quelques jours, le général Roberts se trouve à Bloemfontein, la capitale de l'Etat Libre d'Orange.

Au point de vue des opérations stratégiques, cette occupation n'est d'aucune importance ; la prise de Bloemfontein par les Anglais était considérée comme éventualité probable par le Président Steyn qui avait déjà, avant la capitulation de Cronje, fait transporter les archives à Kronstadt.

A Londres, cependant, on considère ce succès de l'armée anglaise comme un des incidents décisifs de la campagne Sud-Africaine. Attendons-nous à d'autres événements, avant que la soumission des Boers soit officiellement proclamée.

Bloemfontein est une ville très coquette à cause des nombreux jardinets dont les habitations sont presque toutes précédées ou entourées. Elle s'élève à 1370 mètres au-dessus du niveau de la mer, et comptait, lors du recensement de 1892, une population de 5817 habitants, dont 3115 appartenant à la race blanche.

Le palais présidentiel dont nous donnons une vue est le bâtiment le plus imposant de la ville ; sa construction a coûté 200,000 francs.

Au lieu du président Steyn, c'est le général Roberts qui s'y trouve installé pour le moment... et peut-être pour longtemps.

Les hommes ne se consolent pas du premier amour ni les femmes du dernier.—J. J. WEISS.

Il est plus d'une femme qui, par son dévouement et son courage, serait général... s'il était d'usage d'illustrer les victoires remportées aux luttes de la vie.—

ULLA.

## LES DEUX PARTS

*Nous nous croyons loin, dans la voie  
Que Dieu nous a tracée un jour,  
En l'embaumant d'un peu d'amour,  
En l'éclairant d'un peu de joie.*

*Mais un démon impose en nous  
Son implacable et lourde haine ;  
Notre colère reste vaine  
Ou faible, devant son courroux.*

*Et cette lutte stérilise  
Notre ardent effort vers le bien,  
Nous voudrions fuir ce lien  
Si pesant qu'il nous brutalise.*

*Si notre esprit aspire aux cieux,  
Notre pied nous tient à la terre ;  
Sujets d'un éternel mystère,  
Nous sommes toujours anxieux.*

*Le mal sans cesse vient détruire  
Notre humble idéal entrevu ;  
Nous sommes pris au dépourvu  
Par sa main qui cherche à séduire.*

*Et nous passons—que la pitié  
Excuse notre âme asserrée !—  
La grande moitié de la vie  
A corriger l'autre moitié.*

Abel Letalle

## LA FOLLE AUX FLEURS

Ne jouez pas avec le cœur d'une femme ! C'est un joyau trop précieux. Quand vous l'avez élevé jusqu'aux hauteurs du rêve, quand vous lui avez donné l'illusion de l'amour, ah ! de grâce, ne le jetez pas dans les abîmes de la réalité, il se briserait... Oh ! alors, fuyez loin du gouffre, où agonise le cœur que vous avez tué ; prenez garde, les fragments ensanglantés pourraient faire jaillir sur vous, leurs traces indélébiles !... Ne jouez pas avec le cœur d'une femme ! C'est une fleur trop délicate. Quand tour à tour, vous lui avez donné le rayon de soleil, la goutte de rosée, ah ! de grâce, ne la laissez point seule dans les ténèbres de l'oubli, elle s'effeuillerait... oh ! alors, fuyez loin du chemin, où pâlit et meurt le cœur que vous avez tué ; prenez garde, les pétales mourants pourraient jeter en votre âme, l'amer parfum du remords et du regret !...

## I

On est aux premiers jours de juin. C'est l'heure mélancolique du soir : là-bas, à l'horizon, le soleil va s'endormir et en fermant sa paupière, ses longs cils d'or accrochent et déchirent des nuages de dentelle rose. Les fleurs courbant leur tête, attachent aux ailes de la brise des frissons embaumés, et dans l'air qui passe, les oiseaux font voltiger l'écho de leur douce ritournelle. A la "Villa des Fauvettes," dans les allées du verger, Gisèle marche à pas lents.

Ses grands yeux noirs sont voilés de tristesse, et de ses longs cils soyeux s'échappent des larmes qui coulent en perles blanches sur ses joues d'ivoire. Sous un rayon de soleil couchant, l'on dirait la corolle d'un lys, où brillent en larmes de cristal les pleurs de l'aurore.

A vingt ans, est-ce que l'on pleure, est-ce que l'on souffre ?... N'est-ce pas plutôt l'âge du sourire et de l'espoir, n'est-ce pas la saison des fleurs, le temps des roses ? A soixante ans, on peut souffrir, et à cet âge, l'on accueille la douleur comme une vieille amie qui nous attend au détour du chemin pour nous conduire au tombeau !

Mais un cœur de vingt ans, brisé, broyé sous l'amertume et les larmes, ah ! c'est horrible !... C'est la fleur, épanouie aux premiers feux de l'aurore, embellie des diamants de la rosée, bercée par les suaves mélodies de la brise printanière, et tout à coup, arrachée de sa tige, avant d'avoir vu dans le ciel d'azur le

soleil du midi, effeuillée avant d'avoir semé dans l'air les douces plaintes de sa corolle embaumée, brisée, en un seul instant, par la cruauté du sort, avant que l'harmonieuse mélancolie des chants du soir vienne la bercer et l'endormir d'un éternel sommeil !

Gisèle avait aimé. Dans la féerie et l'enchantement d'un rêve, elle avait vu passer la douce vision du bonheur, son cœur s'était ouvert à l'amour, à l'espérance, et comme toutes les âmes pleines de délicatesse et de douceur, elle avait aimé sincèrement, ardemment, ce Fernand de Vilna qui aujourd'hui devait la trahir et la tromper. Il y a une heure à peine, Gisèle apprenait le coup terrible qui la frappe, et maintenant, elle est là, forte devant le combat, attendant celui qui brise son âme, vole son bonheur et tue pour jamais son avenir.

Depuis quinze jours, Fernand s'était fait plus rare à la "Villa des Fauvettes," mais Gisèle avait pardonné bien vite ses absences répétées, et... ce soir... dans une heure, à la chapelle privée de la grande Basilique, Fernand doit épouser une riche héritière allemande. Pour réparer de malheureuses transactions, il trahit lâchement la pauvre Gisèle, et pour quelques lingots d'or, il vend son bonheur. Ah ! fortune cruelle, pour une joie passagère, tu demandes tout un cœur !...

Là-bas, sous les pommiers en fleurs, Fernand s'avance, et avec le sang-froid d'un traître qui va poignarder sa victime, il salue amicalement Gisèle, son amie.

Ah ! Tu peux regarder dans ses grands yeux noirs, tu n'y verras point la trace d'un soupçon ; mais tu y liras l'amour d'hier, la tendresse d'aujourd'hui, voilant la douleur et le regret.

Parce qu'une femme ne pleure point devant vous, ô hommes, parce que vous ne savez rien voir dans le sourire de sa lèvre vermeille, est-ce à dire que son cœur ne pleure pas, lui ?... parce que vous ne savez rien entendre dans les notes argentines de son rire cristallin, est-ce à dire qu'au fond d'elle-même, elle n'étouffe point les sanglots et les larmes, et parce qu'immolée à la fantaisie de votre égoïsme, elle vous pardonne et vous aime, est-ce à dire que son cœur ne ressent point sa blessure ?...

Fernand de Vilna voyant Gisèle ardente, affectueuse comme hier, se croit encore en possession de son secret ; avant de partir il dit :

—Gisèle, il me faut faire un long voyage.

—N'essayez point de me garder, il m'en coûte tant de fuir ! Je reviendrai... un jour...

—Oh ! Gisèle, je vous ai tant aimée !

Et, déposant dans les mains glacées de sa jeune amie, une gerbe de fleurs, il ajoute :

—Gardez-les comme mon dernier adieu ; elles se faneront plus vite que votre souvenir !...

Gisèle n'a rien dit, Fernand est déjà loin, très loin !... Ah ! Plaignez les douleurs muettes ; elles poignent et tuent le cœur !

S'être donnée tout entière à l'amour, avoir joui et pleuré par l'amour, puis, peu à peu, voir l'être aimé de jadis s'éloigner doucement, sentir que son absence ouvre en notre cœur une fine meurtrissure qui tous les jours s'agrandit ; avec le dernier sourire de l'amour, regarder s'envoler les illusions et les rêves, oh ! comme c'est triste, et pourtant alors, la souffrance a tracé pas à pas, son sillon dans notre âme.

Mais avoir aimé sans désillusion, sans amertume, et, tout à coup, en une heure, en un instant, voir s'effondrer tout l'édifice de notre amour, sans que du fond des ruines, notre cœur enseveli pousse un cri, jette une plainte... en une heure, en un instant, voir le naufrage de notre amour, sans que du fond de l'âme, il se soulève aucune vague pour témoigner du désespoir de notre cœur !... ah ! alors c'est la souffrance inexorable, la balle meurtrière qui nous poursuit tous dans la grande bataille de la vie, nous atteint un jour, détruit notre bonheur, et nous laisse bien seul avec nos regrets et nos larmes.

Le soleil a jeté sa dernière lueur. A l'horizon, la dentelle rose des nuages étale ses mailles fines sur l'azur du firmament, et dans la douce teinte d'un mauve tendre, l'on dirait des violettes, aux pétales

effacés et pâlis sous les derniers feux du jour. Aux clartés transparentes du crépuscule, la nature s'endort. A la "Villa des Fauvettes," Gisèle toujours immobile, regarde au loin, là où Fernand vient de disparaître.

Tout à coup, l'air vibre sous les notes argentines des cloches. Gisèle semble sortir d'une longue léthargie ; des paroles entrecoupées sortent de ses lèvres : —Oh ! Oui, sonnez carillon de l'hymen ! Redites bien haut le bonheur de Fernand, et puis tinez le glas de mon cœur défunt !

Mais vous riez ! C'est moi qui épouse Fernand ! Ces fleurs qu'ils m'ont données, ce sont des fleurs d'orange... Comme je suis heureuse !... Cette femme qui pleure là-bas, c'est elle, l'héritière allemande, délaissée, méconnue !...

Gisèle est pâle comme la mort ; ses yeux noirs semblent dilatés et s'entourent d'un cercle bleuâtre, ses lèvres livides baisent la gerbe de fleurs...

La cloche ne tinte plus. Au firmament, les étoiles brillent dans l'azur, comme des sourires d'ange. A la "Villa des Fauvettes," sous les pommiers en fleurs, dans l'herbe du verger, Gisèle repose inerte, glacée ; dans ses mains pâlies, les roses semblent des fleurs de tombeau. Et dans le silence de la nuit, comme des larmes blanches, tombent les corolles embaumées des branches fleuries ! Ah ! Plaignez les douleurs muettes ; elles poignent et tuent le cœur !

## II

Trois ans se sont passés. A la Villa, les Fauvettes ne chantent plus... dans les allées du verger, l'herbe a poussé ses feuilles fines ; nul n'y vient plus maintenant.

On est aux jours d'octobre. A sa fenêtre, Harold Verny regarde les feuilles arrachées par le vent d'automne, emportées sur ses ailes, et dispersées au loin. Il songe le vieil artiste : Ah ! oui, comme c'est la l'image de ma vie ; toutes mes années, parties sur les ailes du temps, enfouies dans les abîmes du passé, disparues comme ces feuilles d'automne, sans souvenir et sans adieu ! Mais toi, année qui s'achève, tu ne disparaîtras point, sans laisser ton empreinte à mon cœur, ah ! puissé-je te voir fuir, sans remords et sans regret !

Lentement, le vieil artiste se dirige vers un tableau encore inachevé. Il l'enveloppe d'un regard plein de tendresse et de souffrance ! C'est le portrait d'une femme... Quel tableau étrange ! Les cheveux, les yeux, les vêtements sont noirs. L'œil est d'une fixité qui frappe d'abord, et puis, attire par une indicible mélancolie. Les cheveux, dans un superbe négligé, encadrent la figure pâlie, de leurs ondulations soyeuses ; les traits sont d'une beauté parfaite, pleins d'un charme qui fascine et captive. Les mains longues et fines, tiennent une gerbe de roses blanches, qui mêlent l'harmonieux contraste de leurs pétales immaculés aux plis de la robe noire.

Harold Verny soupire doucement : "Pauvre folle aux fleurs !"

C'est ainsi que depuis trois ans, on appelle cette femme, c'est ainsi qu'on nomme la malheureuse Gisèle. Tout le monde l'aime, la pauvre folle : elle est si douce, si bonne, et comme on pleure, quand on l'entend dire doucement :

—Ah ! Ne volez pas mes fleurs : ce sont des fleurs d'orange ! Comme je suis heureuse !... Il va revenir un jour... Il m'aime tant !

Harold Verny, endurci par toutes les souffrances d'une vie d'artiste, avait pleuré, lui aussi, en face de cette douleur immense, dans la tristesse et les larmes s'était épanouie la fleur si douce de l'amitié, et aujourd'hui, l'amour et la tendresse de sa vieille âme, grande et noble, protègent la pauvre folle aux fleurs.

Devant l'image de Gisèle, l'artiste, lentement, s'est prosterné, et à genoux en face du tableau, il semble rêver au bonheur. Il garde encore l'espoir qu'un jour la folle aux fleurs redeviendra Gisèle d'autrefois. Un bruit de pas se fait entendre, la porte de l'atelier s'ouvre, une femme, en vêtements de deuil, un long châle noir drapé sur les cheveux, entre et salue Harold Verny. C'est Gisèle, elle soupire :

« C'est bien la dernière fois, aujourd'hui, et le tableau sera terminé... Je me sens si faible... Mais, c'est pour lui que je pose ! Hâtez-vous !... »

La pauvre folle aux fleurs est encore plus pâle, ses yeux sont plus fixes et plus tristes ! Tout à coup, elle pousse un cri déchirant, baise la gerbe de fleurs qu'elle tient entre ses mains, et roule évanouie sur le parquet de l'atelier.

Un quart d'heure s'écoule. Gisèle ne revient pas... Le vieil artiste l'a doucement couchée sur le divan, près de l'âtre pétillant, et à genoux devant elle, il passe sur ses lèvres livides quelques gouttes de cordial... Gisèle laisse tomber la gerbe de fleurs, ses yeux s'ouvrent bien grands, elle balbutie, comme dans un rêve :

— Ce n'est plus la « Villa des Fauvettes ! » Où suis-je donc ?... Et les pommiers en fleurs qui neigeaient leurs fleurettes, comme des mailles fines d'un voile d'épousée, et la cloche qui sonnait hier l'hymen de Fernand ne chante plus ?... N'est-il plus heureux, déjà, au lendemain ?... Ah ! Quelle affreuse nuit, quel épouvantable sommeil !...

Et puis jetant un regard sur le vieil artiste, elle ajoute plus bas :

— Je vous ai vu en rêve. Comme vous étiez bon pour moi, et comme je vous aime !

Harold Verny sent son cœur ivre de joie ; ses illusions ont fait place à la réalité. Ce n'est plus la folle aux fleurs. C'est Gisèle, Gisèle d'autrefois. Il peut parler maintenant, et toujours à genoux, les mains jointes sur les doigts glacés de la jeune fille, les yeux pleins de larmes, mais radieux de bonheur, il dit :

— Ah ! Comme je vous ai aimée, comme je vous aime Gisèle ! Vous me donnez le premier bonheur de ma vie... laissez-le moi !... Si mes cheveux blancs aient mal à votre jeunesse, mon cœur, lui, est encore à vingt ans et je vous le donne, Gisèle !...

Tout à coup, des bruits se font entendre, on frappe, on ouvre, on crie sans songer à tout le mal que l'on va causer :

— Venez vite, Harold, le feu est au manoir, chez M. de Vilna !

Ces mots « M. de Vilna, » Gisèle ne les a point entendus depuis trois ans, et aujourd'hui, où elle renaît à la vie, à l'heure où elle revient à la raison, ils viennent frapper son oreille.

L'artiste la supplie de l'attendre, il lui promet de revenir bientôt, il essaie de la retenir à l'atelier. Mais déjà, elle franchit le seuil, s'élance et court au manoir, là où brillent les lueurs rouges de l'incendie. Le long de la route, on répète que l'enfant de M. de Vilna n'a pas été ravi à la proie des flammes, on parle de désespoir, d'angoisse... peu à peu, Gisèle devine tout le secret de sa vie, et dans un héroïque dévouement en face de Fernand qui croit rêver, elle entre hardiment dans l'édifice en flammes.

De toute part, on crie : « Au secours ; La folle aux fleurs va périr ! » Ah ! L'ironique pitié du monde qui crie et pleure, mais ne sait point se dévouer !

Dans le berceau que les flammes vont atteindre, le blond chérubin semble étouffé par la fumée de l'incendie. Gisèle le saisit, le presse contre son cœur et fuit avec lui. Mais ah ! malheur !... le dernier degré de l'escalier vient de disparaître dans les flammes ! Au dehors, la foule crie toujours. Mais, tout à coup, le silence se fait. A quinze pieds du sol, à la fenêtre noire, sous les lumières de l'embrasement, se dessine le profil d'une femme en noir qui tient dans ses bras le chérubin volé aux flammes. La foule murmure tout bas : « La folle aux fleurs, elle va mourir ! » Gisèle enlève le grand châle drapé sur ses cheveux, enveloppe soigneusement l'enfant. Fernand, muet d'épouvante et de désespoir, est là, au pied de la croisée. Ah ! comme il craint ; il sait que l'abandonnée d'autrefois tient son bonheur entre ses mains, il sait qu'elle peut le détruire et se venger ! Ah ! oui, à l'heure des épreuves, tu l'as trahie, méconnue, et aujourd'hui, c'est l'heure de la revanche. Ne crains rien, la vengeance d'une femme, c'est le dévouement de son cœur !

Gisèle se penche, laisse tomber doucement l'enfant vers Fernand de Vilna, puis se relève, fière, forte, attendant la mort.

Harold Verny est là. Il voit le péril extrême ; à travers les flammes, il va s'élancer, mais un dernier craquement a disloqué la charpente embrasée qui, dans une lente vacillation, s'effondre et s'écroule en un ardent brasier.

La petite brise du soir détache encore les feuilles d'automne, et à l'horizon, le soleil jette son pâle sourire d'agonisant. Une femme aux vêtements de deuil, est étendue aux pieds de Fernand. Ce n'est plus la « folle aux fleurs, » ce n'est plus Gisèle. C'est la pauvre trépassée... sur son front, le dernier reflet de l'incendie qui meurt jette comme une auréole radieuse de martyr !...

A genoux, près d'elle, un homme à cheveux blancs, le vieil artiste, Harold Verny est là, les yeux fixés sur cette figure d'ange, sur Gisèle, la pauvre folle aux fleurs, l'unique amour de sa vie !

Et dans le silence de la mort, les branches dépouillées pleurent comme des larmes amères leurs dernières feuilles jaunies.

Ah ! Plaignez les douleurs muettes ; elles poignent et tuent le cœur !...

*Laurette de Valmont*

LES GRANDS COMPOSITEURS MODERNES

I. — BOIELDIEU



François-Adrien Boieldieu est né à Rouen le 16 décembre 1775. Il était le fils du secrétaire du cardinal de La Rochefoucauld, alors archevêque de Rouen. Il apprit, tout enfant, la musique et la composition, d'un organiste de sa ville natale nommé Broche, dont le caractère violent lui rendit cet apprentissage très pénible. Il avait

déjà fait, à ses risques et périls, un voyage à Paris, orsque son père, charmé de ses progrès rapides, con-

sentit à écrire pour lui deux libretti d'opéras-comiques pour qu'il pût débiter dans la composition musicale et aborder le théâtre. C'est ainsi que furent joués à Rouen, et avec un grand succès, *La fille coupable* et *Rosalie et Mirza*, paroles de M. Boieldieu père, musique de Boieldieu fils. Le jeune virtuose devint très habile sur le piano et écrivit d'abord pour cet instrument.

Entre-temps, conseillé par Chérubini, qui plus tard devait être son collaborateur, il étudiait la composition, et en 1797, il était prêt à aborder l'Opéra-Comique.

On y joua de lui *La Famille Suisse*, élégante partition que traverse le souffle idyllique de Gesner et qui eut un plein succès. *Les Deux Lettres*, puis *Montbrunil et Merrille* qui furent moins goûtées, mais le 10 mai 1798, une pièce de lui, reléguée dans les cartons, en fut exhumée pour cause de manque de nouveautés : c'était *Zoraïne et Zulmare* qui fut applaudie avec enthousiasme.

Il fit jouer ensuite : *La Dot de Suzette* qui eut cinquante représentations consécutives, puis en 1801, *Le Calife de Bagdad*, qui fut son premier opéra populaire tellement populaire qu'après sept cents représentations, la vogue n'en était pas encore épuisée. C'est de cette pièce que date la réputation européenne de Boieldieu, car elle fut jouée dans toutes les capitales. Viennent ensuite : *La jeune femme en colère*, *Abderkhan*, *Amour et Mystère*, *Télémaque*, *La Reine de Golconde*, *Les Voitures Versées*, *Rien de Trop*, *La Dame-Blanche*, etc. Boieldieu mourut à Grosbois près Bordeaux, le 8 octobre 1834.

Aujourd'hui la statue se décroche comme une simple décoration. — E. LEPELLETIER.

C'est en exécutant et non en discutant les ordres de ses chefs qu'on obtient les succès militaires. — TACTIK.

Il n'y a que les femmes qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort. — ALIBERT.



En Afrique. — Vue générale de Kimberley

## " LES SOIRÉES DU CHATEAU RAMEZAY "

Nous commençons la reproduction de quelques pages extraites du volume portant le titre ci-dessus.

Nous pensons que nos lecteurs seront heureux de suivre les progrès de la littérature française au Canada : le livre auquel les membres de l'École Littéraire de Montréal ont contribué, chacun dans son genre, fera mieux saisir ces progrès.

Nous nous proposons d'ailleurs de revenir plus tard sur cet ouvrage, et d'en donner une appréciation aussi juste que nous le pourrons.

Nous donnons en première page le groupe des membres de l'École Littéraire, dont la composition a été faite par MM. Laprés & Lavergne.

## PREMIERE PAGE D'UN MEMORIAL

Lorsque les ans auront glacé mon cœur,  
Et sur mon front mis leur blanc diadème,  
Quand j'aurai vu tous les rêves que j'aime  
S'évanouir au souffle du malheur.

Si la souvenance d'un temps meilleur  
Ne me rend pas l'ombre de ma bohème,  
Devant la faux de la Camarde blème  
Je pousserai mon cadavre, sans peur !

Aussi, pour vivre aux heures de détresse,  
Pour éclairer la nuit de ma vieillesse  
Au soleil qui brille sur mes vingt ans,

Mémorial, je confie à tes pages  
Ces fugitifs et consolants messages  
Qu'à mon hiver adresse mon printemps.

CHARLES GILL.

## CHANSON DES BOIS

Où donc allez-vous, mon beau fiancé ?  
—Je m'en vais au fond du bois nuancé  
De vert et de rouge,  
Vers la solitude où courent le daim  
Et l'ours et l'élan qui bondit soudain  
Quand le chasseur bouge.

Quand reviendrez-vous mon beau fiancé ?  
—Quand la brise aura de nouveau bercé  
Les nids de javelles,

Quand, dans les grands bois qu'auront fuis les loups,  
Les chênes mettront dans tes grands yeux doux  
Des ombres nouvelles.

Qu'apporterez-vous, mon beau fiancé,  
A l'enfant des bois dont le cœur blessé  
Va compter les lunes ?

—Des peaux de renards et de cariboux,  
Des colliers plus bleus que l'œil des hiboux,  
Pour tes tresses brunes.

GONZALVE DESAULNIERS.

## SAISONS DE L'AMOUR

Jeune fille, voici le printemps de l'amour ;  
Laissons se marier nos cœurs pleins de jeunesse ;  
La vie est à vingt ans une coupe d'ivresse,  
Profitez de la vie, elle n'aura qu'un jour.

Jeune femme, voici l'été des fleurs moroses ;  
Laissons nos mains s'unir et bien vite ayeons-nous ;  
Peut-être que demain tes grands yeux si doux,  
O tristesse ! pourront pâlir comme des roses.

Femme, voici venir l'automne et ses frimas ;  
Laissons rêver encor notre âme inassouvie ;  
Nous sommes tous les deux aux déclin de la vie  
Et nos espoirs passés ne nous reviendront pas.

O vieillesse, voici l'hiver, fermons nos portes ;  
Laissons s'éteindre en nous l'amour, car désormais,  
Nos cœurs sont des tombeaux où dorment à jamais,  
Comme des trépassés, nos illusions mortes !

JEAN CHARBONNEAU.

## LA DEBACLE

Le fleuve dans son lit ne voulant plus dormir,  
Comme un jeune coursier frappé d'un coup de lance,  
Terrible, impétueux, se redresse et s'élançe,  
En rugissant si fort qu'il nous fait tous frémir.

Tandis que sur la rive on le voit rebondir,  
Et qu'il semble agiter quelque crière immense,  
En tordant ses flots verts, dans sa sombre démençe,  
On entend par les cieux mille échos l'applaudir.

La glace avec fracas se brise, s'amoncele,  
Forme un mont palpitant dont le sommet chancelle  
Et plonge dans l'abîme en frissonnant d'horreur.

A le voir élever cette cime si fière,  
On dirait qu'il lui faut des volcans le cratère,  
Pour épancher comme eux sa sublime fureur.

ALBERT FERLAND.

## LE RECITAL DES ANGES

Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges,  
Un soir, je m'en allai chez la sainte adorée  
Où se donnait, dans la salle de l'empyrée,  
Pour la fête du ciel, le recital des anges.

Et nul ne s'opposant à cette libre entrée,  
Je vins, le corps vêtu d'une tunique à franges.  
Le soir où je m'en fus chez la sainte adorée,  
Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges.

Des dames déflaient sous des clartés oranges :  
Les célestes laquais portaient haute livrée ;  
Et ma demande étant par Cécile agréée,  
J'écoutai le concert qu'aux divines phalanges  
Elle donnait, là-haut, dans des rythmes étranges...

EMILE NELLIGAN.

## LE CHENE

Le vent du nord fait rage et penche sur son tronc  
Le chêne qui résiste, en sa stature altière ;  
Maintes fois l'ouragan a dépouillé son front  
Et ses feuilles aux daims ont fait une litière.

Mais, n'importe ! En vainqueur il a subi l'affront  
Des sombres éléments de la nature entière !  
Ses grands bras décharnés bientôt reverdiront,  
Son ombrage sera doux au vieux cimetière.

Soyons tels. Quand la vie, au souffle des douleurs,  
Dans nos yeux, quelquefois, fera perler des pleurs,  
Et ploiera notre corps vers une froide tombe,

Ne comptons point les coups portés à notre cœur ;  
Sans songer en quel temps le destin veut qu'il tombe,  
Gardons toujours au front la fierté du vainqueur !

ALBERT LOZEAU.

## INSTANTANE CHAMPETRE

C'est par un jour ensoleillé. La brise est douce et parfumée. L'immense forêt balance mollement sa chevelure verdâtre et touffue. Les oiseaux chantent à peine. Les fleurs des bois, candides et naïves, se font chastement belles. Ici, près de la sente escarpée qui conduit à la grande chute sur la Batiacan qui bouillonne à cent pieds plus bas, est un coin d'ombre fraîche.

C'est dans ce cadre poétique que je la vis ; cheveux noirs, yeux bleus, blanche et rose, et que mon cœur bondissant m'apprit qu'elle ne s'était pas montrée en vain. Rieuse, elle se moqua de moi, et je la remerciai. Follette, elle me fit faire des bêtises, et je l'admirai. Fourbe, elle me pria de l'attendre... et je ne la revis plus.

Pourtant, je suis toujours là, dans la forêt immense... Reviendra-t-elle ?

E.-Z. MASSICOTTE.

## LE VIEUX TEMPLE

Il est là, avec son sourire moqueur à l'adresse du temps. Les grands arbres qu'il a vus naître, lui font de leur ramure un abri contre les vents du nord. Ses murs lézardés, couverts de mousse, ses vitraux disjointes, par où l'air s'efforce de venir éteindre les cierges de l'autel, ses degrés usés par les pèlerins qui depuis longtemps, y viennent prier, la tour tronquée qui le surmonte et qui sert de nid aux colombes, parlent de son antiquité avec une attendrissante éloquence.

A travers les abat-son descend la voix de la vieille cloche, messagère des joies et des douleurs des fidèles qu'elle convie encore régulièrement à la prière.

Le vieux temple, oh ! il a vu naître et mourir bien des générations ; il fut témoin de bien des vœux, de bien des douleurs et de bien des larmes ! Dans quelles circonstances diverses l'enfance, la jeunesse et la décrépitude humaine y ont passé ! Que de fois la main qui y avait béni des berceaux, n'est-elle pas venue y consacrer des tombes !

Vieux temple, asile de la paix, un jour, lorsqu'il fallut défendre la patrie en danger, tu devins une citadelle, la citadelle du village ; c'est dans tes murs que se retranchèrent les paysans transformés en soldats. Relique du passé, relique deux fois chère, monument de la vaillance et de la piété vraie, puisses-tu triompher à jamais des injures du temps avec les souvenirs aimés qui se rattachent à chacune de tes pierres !

G.-A. DUMONT.

## LES SUCRES

Avec le mois d'avril la saison des " sucres " bat son plein au Canada, et c'est, de ce temps-ci, un ruissellement ininterrompu d'eau d'érable, dans les cassots fixés aux goudrelles des arbres.

A intervalles fixes, les hommes font la tournée pour recueillir la sève, qu'ils vont jeter dans les immenses chaudières en fonte des " cabanes à sucre ", où flambe de grands feux de bois, sans cesse alimentés. Bientôt la sève, par l'évaporation, en arrive à la consistance d'un premier " réduit ", qu'on dépose dans des bidons jusqu'à ce qu'il y en ait suffisamment pour faire un " brassin ". Le tout est alors remis sur le feu, ce qui donne d'abord le sirop, puis la " tire ", et enfin le véritable sucre qu'on laisse un peu refroidir avant de le verser dans des moules.

\* \*

Qui de nous n'a pas été aux " sucres " au moins une fois dans sa vie ! Pour moi, cette époque était toujours l'une de mes grandes joies de collégien, et ces premiers clairs matins d'avril me redonnent subitement souvenance de bien des départs de Saint-Hyacinthe, en joyeuse bande, soit pour les petits bois touffus des alentours, soit surtout pour les érablières situées au pied du côté de Saint-Dominique, à l'autre bout de la fameuse savane que tous les familiers de ces lieux connaissent bien.

Oh ! cette savane, quand j'y pense ! A la dure, c'est-à-dire quand le sol tenait encore ferme sous les gelées de l'hiver, nous roulions là-dessus en parfaite sûreté. Mais quand une poussée subite de soleil avait un peu amolli toute cette terre noire et fangeuse, nos chevaux avaient un mal de tous les diables à mettre les voitures en mouvement. Parfois même il fallait descendre pour aider à tirer les roues d'une ornière. Et nous en avions, comme cela, pour soixante interminables arpent, ce qui du reste nous était bien égal, car, que voulez-vous ! nous allions " aux sucres, " ce qui était tout dire.

Et les retours, à la tombée du jour, moulus, fourbus, de la boue jusqu'à mi-jambe, mais le cœur en fête, surtout gorgés jusqu'à satiété de " trempettes " et de " toques. " Les retours triomphants vers la ville, avec là-bas le dôme du séminaire émergeant à l'horizon, et la coulée en reflets rouge sang du soleil couchant sur les prés couverts de neige !...

\* \*

Entre autres " partis de sucre ", auxquels il m'a été donné de prendre part, il en est un dont le souvenir se dresse encore pour moi, en ce moment où j'écris ces lignes, avec la même précision que si tout cela ne datait que de l'an dernier.

Je me trouvais, ce printemps-là, à Dunham, dans le comté de Missisquoi, en visite sur une ferme des environs de la " sucrerie ", deux cabanes éloignées l'une de l'autre de trois ou quatre arpents et ne payant guère de mine. Le reste du jour se passa en préparatifs pour la nuit, car il fallait chauffer ferme et bien jusqu'à l'aurore du lendemain, afin de convertir en sucre les innombrables " cassots " d'eau d'érable qui avaient déjà été recueillis.

Enfin, assez tard dans l'après-dînée, nous arrivâmes à la " sucrerie ", deux cabanes éloignées l'une de l'autre de trois ou quatre arpents et ne payant guère de mine. Le reste du jour se passa en préparatifs pour la nuit, car il fallait chauffer ferme et bien jusqu'à l'aurore du lendemain, afin de convertir en sucre les innombrables " cassots " d'eau d'érable qui avaient déjà été recueillis.

Non, jamais je n'oublierai cette nuit-là. Dans les deux cabanes, de vrais feux d'enfer faisaient un ronflement continu, et le va et vient des hommes—les uns versant l'eau d'érable, les autres agitant la " mouvette " pour s'assurer de la consistance du réduit—je sentais de tous côtés des ombres fantastiques et gigantesques. Parfois, d'une cabane à l'autre, des interpellations se croisaient, et ces cris prenaient, dans le silence et le mystère de ces bois remplis de ténèbres, je ne

sais quelles sonorités étranges vous mettant au cœur un commencement d'émoi.

Roulé dans une peau de "carriole", dans un coin, les deux bœufs tout près de moi ruminant leur pâture de foin, je me disposai enfin au sommeil, car je tombais littéralement de fatigue. Mais, que je fus donc lent à m'endormir ! Songez donc, je n'avais pas encore quinze ans—ô Roméo ! l'âge de Juliette !—et je faisais dans le temps mes délices des exploits de Bras-de-Cuir, dans les romans de Félimore Cooper. Enfin, tout se brouilla, se confondit, devant mes yeux qui s'étaient obstinés à rester ouverts le plus longtemps possible, et je rêvai que j'étais devenu le chef d'une puissante tribu, et que, au retour d'une fructueuse expédition contre les Visages Pâles, tous mes jeunes braves m'avaient acclamé et dansaient une furieuse sarabande de guerre autour d'un immense brasier montant jusqu'au zénith... Un peu plus, et je me réveillais, tout comme le roi Lajoie, bien décidé à ébranler quelque part l'univers du bruit de mes hauts faits...

Tout de même, en a-t-il coulé, de l'eau, sous les ponts du Yamaska, depuis ce bon vieux temps !...

SYLVA CLAPIN.

Quels sont les inconvénients du camp ?

—D'abord, d'être exposés aux maladies, vu la chaleur torride du jour à laquelle succède la fraîcheur mortelle de la nuit.

Ensuite, la tarentule, espèce de grosse araignée, commune en Italie. Cet insecte est fort dangereux, sa piqûre amenant souvent la mort.

Vous ai-je donné la superficie de notre camp ? Je crois que non.

Il a bien quarante arpents de long sur près de trois de large. Il forme une jolie petite ville avec ses rues, ses boulevards. Chaque compagnie de zouaves forme un carré que bordent des rues.

Ma tente se trouve vers le milieu du camp, dans la rue Lorette. Ce nom a été donné à cette rue en souvenir des combats de Lorette et de Castelfidardo, auxquels assistaient beaucoup de nos officiers.

Tous mes amusements, je les partage avec Georges et Marion (1). Mais il est assez difficile que nous soyons toujours ensemble, les exigences du service nous séparant très souvent. L'un est de garde quand l'autre est libre, tandis que le troisième peut être de corvée, etc.

C'était la première fois de ma vie que je me servais d'un fusil ; vous pouvez penser que je n'étais pas trop vaillant ! Mais après les deux ou trois premières cartouches, j'étais un des plus ardents à faire le coup de feu.

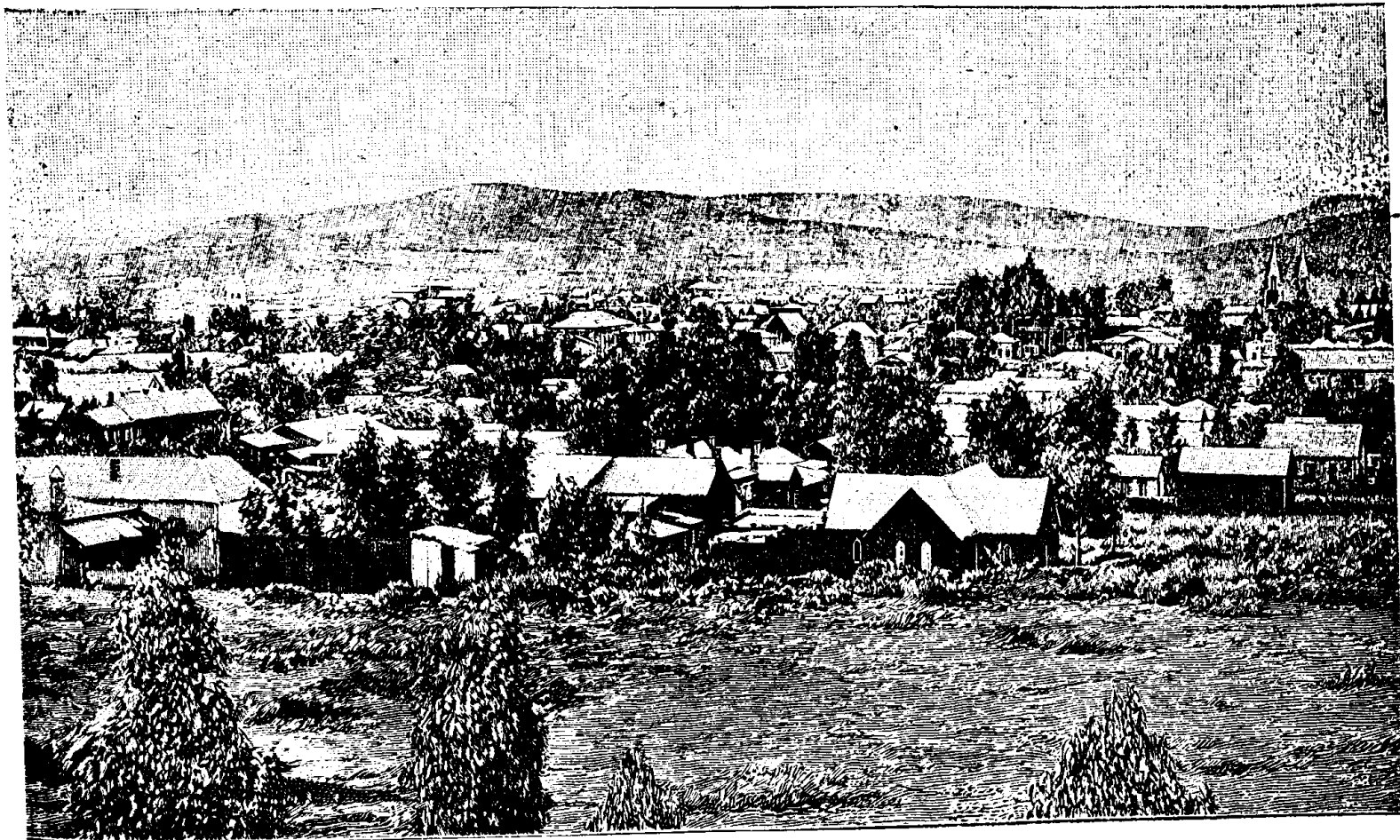
Après une fusillade bien nourrie, nous fûmes censés vainqueurs : à huit heures du matin, nous faisons notre entrée, baïonnette au canon, dans la ville conquise.

Nous primes la soupe à Albano. Puis nous eûmes quelque temps de liberté dont je profitai pour visiter les environs, pleins de souvenirs remarquables, et d'une beauté si pittoresque.

Nous visitâmes le tombeau des Horaces et des Curiaces, sur la route qui conduit à l'Ariceia.

Tout le monde connaît le célèbre combat des Horaces et des Curiaces, sous le règne de Tullus Hostilius, si je me souviens bien. Tout le monde en connaît aussi le résultat : ce fut la suprématie de Rome sur tout le Latium.

Ce fut en mémoire de ces vaillants soldats, morts les uns et les autres pour leur patrie, que les Romains érigèrent ce tombeau sur lequel ont passé, jusqu'ici,



Etat-Libre d'Orange.—Vue générale de Bloemfontein

SOUVENIRS DE ROME

ROCCA ET PAPA, 20 août 1868

Mes chers parents,

Vous vous demandez sans doute quels agréments nous pouvons avoir au camp ?—Pour moi, le camp me rappelle le Côteau Saint-Pierre avec lequel le site a beaucoup d'analogie. La campagne est charmante : et vous savez mon bonheur d'habiter à la campagne.

C'est dans ces endroits délicieux que l'on comprend mieux Virgile. L'inspiration devait lui être facile, et devant la nature si belle, si riche, de ces montagnes courrant du nord au sud de l'Italie, avec leurs petites ramifications tantôt couvertes de bois, tantôt disparaissant sous les moissons qui, comme la mer, ondulent à la moindre brise ; devant tout ce bonheur répandu par la Providence sur ce coin réservé au Vicaire de son Christ, on se surprend à répéter avec le grand poète :

*O fortunati nimium sua si bona norint Agricolaè !...*

Toute médaille a son revers.

Nous ne sommes pas non plus sous la même tente : mais nous n'en éprouvons que plus de joie à nous réunir chaque jour où cela nous est possible.

Le 22 août 1868.

Hier, 21 août, nous avons eu l'exercice militaire que les soldats français—et les Zouaves Pontificaux—appellent : *La petite guerre*.

Nous avions à faire le siège de la petite ville d'Albano (l'ancienne Albe-la-Longue, la rivale de Rome naissante).

Pour y arriver, nous avons passé par monts et par vaux.

Dès que nous fûmes à portée de la ville, nous en commençâmes le bombardement. Le canon tonnait—sans toutefois causer le moindre dégât, parce qu'on n'employait que des gargousses.

Après un bombardement dont le temps était fixé par notre état-major, l'infanterie donna. La fusillade dura au moins une demi-heure.

(1) Nous rappelons qu'il s'agit du notaire Marion, décédé en 1899. N. d. l. R.

vingt-cinq siècles.

Les clairons sonnèrent le rappel. Puis, nous reprîmes le chemin du camp où nous arrivâmes vers 7 heures du soir, sans que j'eusse éprouvé trop de fatigue.

LEON DES CARRIÈRES.

L'OUBLI DES HOMMES

—Quel homme fut jamais si grand, qu'il se pût croire Certain, ayant vécu, d'avoir une mémoire Où son souvenir, jeune et bravant le trépas, Pût revivre une vie et ne s'éteindre pas ? Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée Dont un matin au plus la terre est arrosée, Que la brise secoue, et que boit le soleil ; Puis l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le sommeil.

ALFRED DE MUSSET.

L'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé.—NAPOLEON.



# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS == 1900



MAX PERREAULT  
Représentant de  
Québec



M. de la Roche  
Exposé Unis



M. de la Roche  
Exposé Unis



M. de la Roche  
Exposé Unis



M. de la Roche  
Exposé Unis



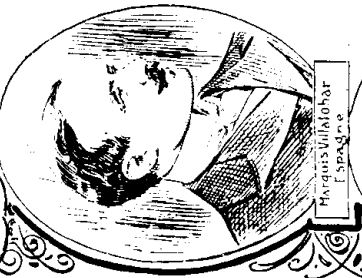
M. de la Roche  
Exposé Unis



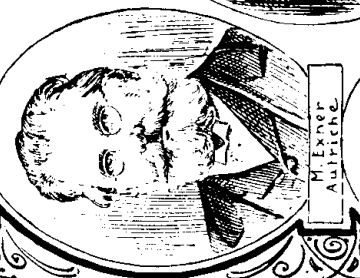
M. de la Roche  
Exposé Unis



M. de la Roche  
Exposé Unis



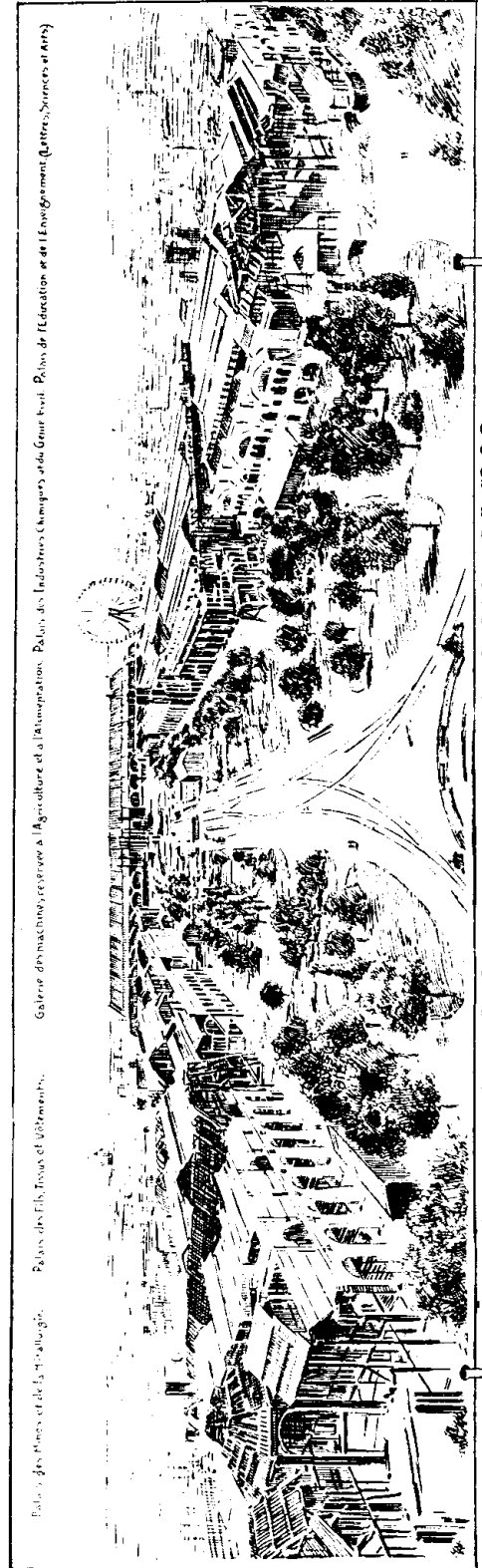
M. de la Roche  
Exposé Unis



M. de la Roche  
Exposé Unis

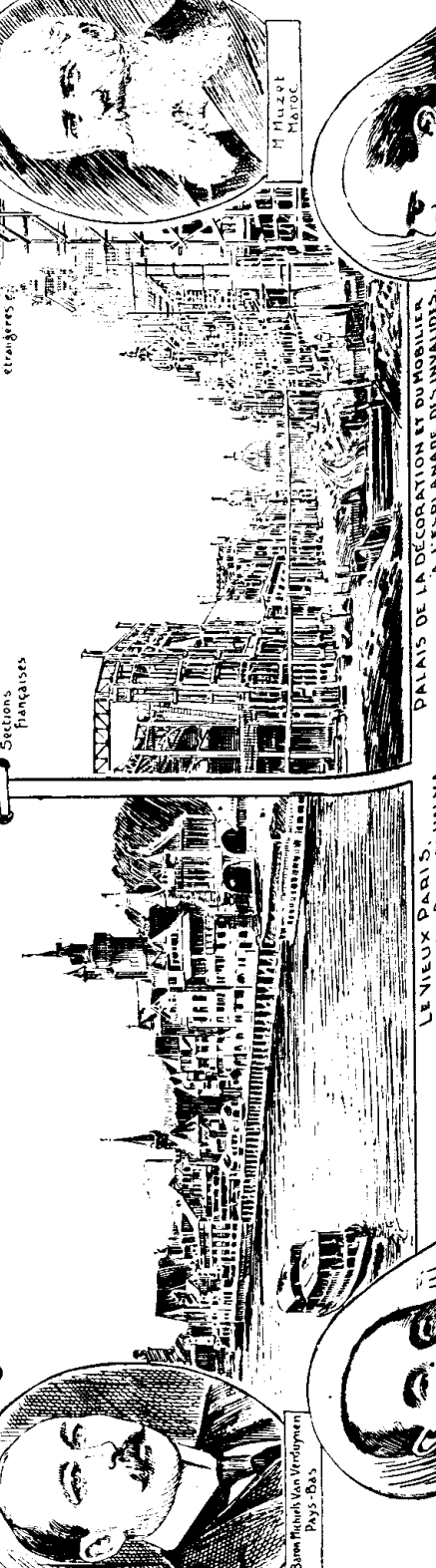


M. de la Roche  
Exposé Unis



Palais des Beaux-Arts, Palais de l'Industrie, Palais de l'Agriculture et de l'Arboriculture, Palais des Arts, Palais de l'Éducation et de l'Enseignement (Lettres, Sciences et Arts)

## ÉTAT ACTUEL DES TRAVAUX DE L'EXPOSITION DE 1900.



Sections Françaises

Sections Étrangères

LE VIEUX PARIS, DU PORT DE LAINE

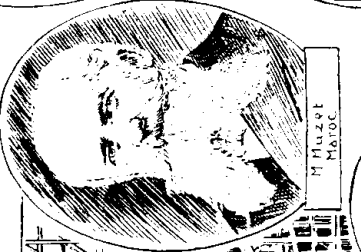
LE VIEUX PARIS, DU PORT DE LAINE



Benoit Van Veenhoven  
Pays-Bas



Benoit Van Veenhoven  
Pays-Bas



M. de la Roche  
Exposé Unis



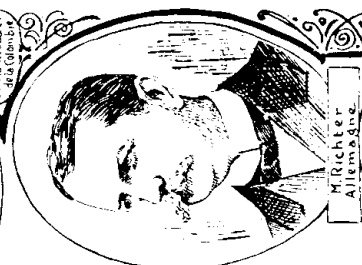
M. de la Roche  
Exposé Unis



Don Rafael Iglesias  
Costa Rica



Don Rafael Iglesias  
Costa Rica



M. Richter  
Allemagne



M. Richter  
Allemagne



LE VIEUX PARIS, VU DU PONT DE NAHIA

LE PALAIS DE LA DECORATION ET DU MOBILIER, A L'ESPLANADE DES INVALIDES.

Visconde de Faria Portugal

Comte de Camondo Serbie

M. Toribio Sanz Pérou

M. Delvannis Grèce

Sidi el Hadj Mohamed ben Djelil Maroc

J.C. Jardine Représentant d'Ontario

M. Khegel Turquie

Musta Bey Turquie

M. Ador Suisse

M. Christophersen Norvège

Baron du Châtelet Honn. Co

M. J. G. Ellis Belgique

M. A. Rigimare Représentant des Provinces Maritimes

PLAN GENERAL DE 1900.

L'HON. SYDNEY FISHER  
Président de la Commission Canadienne à l'Exposition de Paris

PAVILLON DE LA GRANDE-BRETAGNE

PAVILLON DES ETATS-UNIS

Le Pavillon Canadien à l'Exposition de Paris.

M. J. G. Ellis Belgique

M. Vapereau Chine

M. Medina Grand Représentant américain

Sidi el Arbi Absoud Maroc

Les Représentants des divers Etats.

# FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

Des étendards grossièrement fabriqués et attachés à de longues perches par les femmes et les filles des patriotes flottent au vent. Il y a parmi ces drapeaux des guenilles, mais de glorieuses guenilles que l'on ne devrait baiser qu'avec le plus religieux respect. Ici un campagnard à l'aspect juvénile montre un morceau de drap fixé à un barreau de chaise et sur lequel est écrit en grosses lettres inhabiles : "Les 92 résolutions" ; "A bas lord Gosford" ; là, un forgeron au visage noir encore de fumée et aux bras noueux et poilus comme le ventre d'une chèvre, déroule au-dessus des têtes un immense drapeau vert, blanc et rouge, sur lequel on a tracé à grands coups de pinceau : "La liberté ou la mort," "Liberty or death."

Gore venait arrêter Nelson, Papineau, Cartier, Rolette et autres. Voilà ce que l'on avait appris. —Qu'il vienne ! dit simplement Nelson.

Il y avait à Saint-Denis une maison à trois étages, située près d'une distillerie. Ce fut au nord de la distillerie, dans cette maison appartenant à Mme Germain, qu'il se transporta avec ses hommes.

Apercevant sur les bords du Richelieu un magasin en bois, le jeune patriote prend avec lui une trentaine d'hommes, traverse un champ de peu d'étendue et va se loger dans ce fortin improvisé. Il y arbore un drapeau tricolore.

—Comme cela, dit-il, le colonel pourra passer au milieu d'une garde d'honneur.

A ce moment, on vit un homme de haute taille fuir en toute hâte sur la route de Saint-Denis.

C'était Papineau !

Papineau, le lâche, qui, par son manque de bravoure ou par une ambition démesurée, abandonnait les malheureux Canadiens au moment le plus critique, après les avoir poussés à la révolte !

Tache ineffaçable sur le front de cet homme qui, pendant quelque temps, fut plus qu'un homme pour notre peuple, presque un demi-dieu.

Cependant, Gore ne venait pas.

Le vieux décoré de Waterloo était arrivé près du pont du ruisseau de la Plante.

—Goddum ! fit-il entre ses dents.

Le colonel, jouant de malheur, ne voyait plus que quelques planches arrêtées par les algues et les goémons. Le reste du pont avait été brisé puis emporté par le courant. Ce qui l'embêtait le plus, lui et ses soldats, c'était ces maudits cinq milles qu'il lui fallait faire par la concession Sorrestout pour pouvoir atteindre le village des rebelles. Et lui qui y touchait presque !

Un tout petit truc des patriotes !...

Pif, paf, pif, paf... Deux Anglais tombent en faisant des contorsions de macaques.

La bataille est engagée. Il est dix heures.

—Morbleu ! ça chauffe, dit Fanfan, en allumant sa pipe.

La fusillade durait depuis quatre heures. Les Canadiens ne bronchaient pas. Et cependant les Anglais, comme toujours, étaient en nombre infiniment supérieur.

—N'est-ce pas que c'est ennuyant ici, mes amis ? Si nous allions prendre l'air, qu'en dites-vous ?

—Oué, oué, c'est ça, m'sieu Rolette !

—Alors, en avant, mes braves ! Que ceux qui ont des fusils les chargent jusqu'à la gueule, et que ceux

qui ont des fourches et des faux regardent si les manches sont solides.

"Nous n'avons pas assez d'armes à feu. Les habits rouges me paraissent en avoir d'excellentes. Après, eh bien ! nous nous réunirons au Dr Nelson.

"En avant !"

La petite troupe n'a pas fait vingt pas qu'une jeune fille arrive au grand galop d'un cheval. Elle descend de voiture. Ses cheveux sont éparés et sa figure est en feu. On dirait la Pucelle à Orléans. Elle voit les combattants.

Elle reconnaît le jeune chef.

—Hubert !

—Florence !...

Les deux intrépides jouvenceaux s'élancent dans les bras l'un de l'autre, sans s'occuper des balles qui sifflent à leurs oreilles en faisant entendre une musique wagnérienne.



Elle s'affaisse dans les bras du jeune homme

Les soldats d'Hubert se sont arrêtés.

—Hubert, un grand malheur vous menace, toi et tes amis... J'ai découvert le complot chez mon père... Je suis venue pour te sauver ou mourir avec toi. Hier soir...

Mais soudain Florence pousse une cri déchirant. Le sang rougit sa gorge. Sa tête comme le calice d'un lis mouvant s'affaisse sur sa poitrine.

Ses beaux yeux vitrifiés qui se sont fermés se rouvrent encore une fois à la lumière.

Elle les fixe sur Hubert qui arrose la jeune fille de ses larmes. Elle essaie de sourire et murmure dans un râle d'agonie :

—Je t'aime !...

Puis elle s'affaisse dans les bras du jeune homme pour ne plus se relever.

Hubert se jette sur le corps de la vaillante héroïne.

—Florence ! Florence !... Reviens à la vie, je t'en supplie. N'auras-tu pas pitié de ton pauvre ami ?... Ah ! ma bien-aimée, regarde-moi encore une fois ! Que tes lèvres s'ouvrent encore pour me dire que tu me pardonnes !...

"Hélas ! Florence, Florence, c'est moi qui t'ai tuée, c'est moi qui suis cause de ta mort !..."

Mais la belle et héroïque vierge ne doit plus répondre. Son visage porte déjà l'empreinte de la mort. Ses yeux sont tournés vers le ciel.

—Ah ! démons, s'écrie Hubert au comble de la rage et du désespoir.

Il dépose Florence sur le sol glacé et se relève. Il s'élança l'épée au poing.

—En avant !

Mais une balle perdue le frappe à son tour en pleine poitrine.

Un instant, il demeure debout. Dans un suprême effort de volonté, il s'écrie : "A bas l'Anglais... Vive la liberté."

Ses bras battent l'air, et il tombe près du corps de Florence.

Leur sang se mêle pur et sans tache.

Sang qui leur sert de couche nuptiale et de linceul !

Les patriotes chargent en aveugles. Ils passent à travers les Anglais. Les têtes volent par terre comme les épis sous la faux.

Les fourches éventrent l'ennemi et les intestins se mêlent à la boue, au sang, à la neige fondante.

Repoussant amalgame !

Enfin c'est la déroute, la déroute précipitée, noire, honteuse.

Gore se replie sur Sorel.

C'est la victoire pour les Canadiens-français !

Beau jour trop vite assombri...

Le patriotisme d'Hubert Rolette l'a emporté sur l'amour d'une femme, mais à quel prix, grand Dieu !

On ne triomphe jamais de l'amour sans qu'il en coûte.

XI

LE CIMETIÈRE

Baptiste, aussitôt après la messe, accourut au presbytère.

Il arriva tout essoufflé dans la cuisine.

La vieille Marianne était occupée à préparer le déjeuner de son maître. Des grillades de lard, mariées à des œufs au miroir, chantaient dans la poêle une voluptueuse chanson. Le cordon bleu, que soixante-cinq hivers avaient tourné au blanc, était plongé dans la préparation d'un plat de haricots. Aussi Baptiste dut-il répéter par deux fois :

—Marianne ! Marianne !

La soigneuse servante, tirée de sa rêverie culinaire mise en action, sursauta sur sa chaise :

—Tiens, Baptiste ! Ah ! bonne sainte Anne, qu'est-ce que tu viens "bretter" à c't'heure icitte ?

—Dis donc, Marianne, sais-tu ben que ça sent bon ce que tu fais cuire là !

Et Baptiste huma l'air comme un chien de chasse qui vient de découvrir la piste d'un succulent gibier.

—Oui, mais c'est pas pour ton nez.

—Çà, je l'sais. C'est pour m'sieu le curé.

"Sais-tu ce qu'y ma dit m'sieu le Curé ?

—"Eh ben ! y m'a dit que tu fricassais comme pas une."

—Vas donc, hein ! fit Marianne qui crut grandir sur-le-champ de cent coudées dans son indispensable profession.

"Mais, poursuivit-elle en remettant à cheval ses lunettes sur son appendice vineux, tu m'as pas encore dit ce que tu viens faire ?"

—M'sieu le curé est-y icitte ?

—Ben sûr qu'y est.

—J'veux l'voir.

—Et pourquoi faire ?

—Çà, çà me regarde.

Marianne, froissée dans sa dignité, pinça les lèvres et garda le silence.

Soudain, elle éclata.

—Animal ! s'écria-t-elle.

C'était son plus énergique juron. Et elle résolut de s'en ouvrir, le soir même, à m'sieu le curé.

—Sais-tu c'qui fait ?

—Y est après lire son bréviaire

—J'vas aller l'voir quand même.

—Ah ! pour ça, non ! s'écria Marianne en se levant d'un air résolu, armée d'une fourchette et d'un couteau.

—Tout doux ! tout doux ! la vieille, pas de malices. Faut-y que j'me fasse annoncer comme un grand seigneur, à présent ?

Et Baptiste saisissant la sentinelle récalcitrante par les aisselles, il l'assit tranquillement sur la table entre une assiette de haricots et un plat de pommes de terre.

Puis, continuant sa marche en avant, le hardi bedeau traversa une pièce grande comme le creux de la main qui avait usurpé le titre de salle à manger, et arriva au cabinet du curé.

Il frappa deux coups timides.

—J'peux t'y vous voir, m'sieur le curé ?

—Pourquoi pas ?

En entrant, il aperçoit le curé de Bonsecours retranché derrière une pile de livres et de papiers, et absorbé dans la lecture de son bréviaire.

—Vous savez, m'sieur le curé ?

—Comment veux-tu que je sache, puisque tu ne m'as rien dit ?

—Eh ben, ça y est ! Y ont cassé leurs pipes. Et tous les deuss encore.

—Qui ?

—Mais m'sieu Rolette et mam'zelle Drusac.

—Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Que veut dire cet air égaré ? Mon pauvre Baptiste, tu perds la boule !

—Non, m'sieu le curé, j'perds pas la boule, sans vous contredire. Mais j'perds deux bons amis, deux crèmes de créquiens. Ah ! quand j'y pense, quand j'y pense !...

Le vénérable abbé planta ses lunettes d'or sur son front bombé, ferma son bréviaire, soulagea sa tabatière d'argent d'une bonne prise de tabac râpé et et croisant ses mains sur son ventre, les pouces en dehors, il dit :

—Allons, conte-moi ça.

Baptiste raconta tout. Il termina en déclarant qu'il tenait tous ces détails d'un patriote de Saint-Denis qu'il avait rencontré en sortant de chez lui le matin.

—Mais faut sonner les glas, m'sieu le curé ?

—Oh ! oh ! mon pauvre enfant, c'est assez embarrassant. Car tu n'ignores pas que monseigneur Barrigues a frappé tous les patriotes.

—Mais enfin, on peut pas traiter ces créquiens là, comme des lutins, pas vrai ?

—Eh oui ! mais... mais...

—Allons, va les sonner, les glas : mais ne fais pas de bêtises.

Baptiste ne se le fait pas répéter deux fois. En passant dans la cuisine il dit à Marianne en lui pinçant les bras :

—Fais-lui des bons fricots à m'sieu le curé, y a pas son pareil.

Il se rend en courant dans le porche de l'église, allume son fanal, se suspend à deux mains à la longue corde et commence à sonner.

Qu'il eût voulu faire passer son âme dans ses dociles amies de bronze !

Cette nature d'or brut semblait leur dire : " Abandonnez vos hymnes d'allégresse. Il ne s'agit plus de chanter les transports d'une mère qui vient d'enfanter son premier né, ni les extases du couronnement d'un amour immortel auquel l'Eglise vient d'ajouter le dernier fleuron.

" Pleurez, pleurez, mes vaillantes cloches, pleurez le martyr de deux héros dont l'amour réciproque et l'attachement pour la patrie ont été plus forts que la mort. Pleurez, pleurez cet amour plus pur et plus dur que la jaune topaze, et dont la vie a été celle de la plante odorante née le matin sous un rayon de soleil et fauchée le soir par la faucille impitoyable."

Et Baptiste sonnait toujours.

Les échos de ce carillon plaintif pénétraient jusque dans les alcôves aux jalouses draperies.

Réveillés en sursaut, les citoyens se demandaient en se précipitant aux fenêtres : " Que veut donc dire ? "

Et Baptiste sonnait toujours.

Le curé, inquiet lui-même du zèle matinal de Baptiste, se rendit dans le portique du temple sacré et apostropha le sonneur.

—Pour sûr, Baptiste, une araignée t'a grimpé au plafond cette nuit.

—Eh ben, v'là m'sieu le curé, répondit Baptiste sans s'émouvoir et sans discontinuer sa funèbre musique. Si m'sieu Rolette et mam'zelle Drusac avaient vécu, j'aurais sonné pour leur mariage, j'aurais sonné pour les baptêmes de leurs mioches, j'aurais sonné pour leurs enterrements. A c'te heure qu'y ont piqué une tête, je sonne tout à la fois.

Et Baptiste sonnait toujours.

Ce ne fut qu'à force d'instances et de commandements que l'abbé, à bout de ressources, put décider son bedeau à mettre une finale à son requiem.

Il était temps.

Les Montréalais alarmés, croyant à un tocsin impérieux, commençaient déjà à envahir la rue, dans les environs de la petite église Bonsecours.

(La fin au prochain numéro)

NOS FLEURS CANADIENNES

LES POMMIERS

L'histoire nous démontre que nos variétés de pommes les plus estimées : la Saint Laurent, la Grise, la Fameuse, etc., ne sont pas indigènes, mais qu'elles sont le résultat d'une culture savante dans un excellent milieu.



Eh bien, c'est bizarre. Terre des plus propices pour la culture des pommes, l'île de Montréal attendait patiemment, depuis des siècles, le jour où l'on déposerait dans son sein des minuscules pépins, ou de petits rameaux qu'elle nourrirait, ferait croître et produire au delà des espérances les plus optimistes.



Oh ! la Fameuse, la bien nommée ! On l'a proménée d'exposition en exposition et partout elle a obtenu la faveur des gourmets, partout elle a conquis le premier rang.

On l'a envoyée, un jour, dans son pays d'origine, la terre classique de la pomme, pour la comparer avec ses sœurs et leur faire voir ce qu'était devenue au Ca-

nada, cette descendante d'une même famille. Elle fut conviée aux fêtes agronomiques de la pomme, en France, et la petite canadienne remporta le grand prix d'honneur au concours de 1884. Les poètes la chantèrent et l'un d'eux, Célestin-Aimé Prêt, commençait une longue poésie, par ces strophes dithyrambiques :

Beau fruit qui vers l'automne et par le flot amer,  
 Nous vient des verts pays que caresse la mer  
 Et des grands lacs l'onde écumeuse,  
 Douce pomme, toi qui—chacun sait ton renom—  
 Portes, dans tout le nord d'Amérique, le nom  
 Si bien mérité de " fameuse " !

Là-bas, dans les vergers qui ceignent Montréal  
 De couronnes de fleurs, aux jours de Floréal,—  
 Fleurs de pommiers roses et blanches,—  
 Au cœur de la corolle où tu dormais encor  
 As-tu parfois ouï le chanter aux notes d'or  
 Dans la sombre épaisseur des branches ?...

Hélas ! nos beaux vergers ! ils s'effacent rapidement devant la marée montante des habitations. Le " plus grand Montréal " va les faire disparaître et bientôt la " fameuse " ne sera plus qu'un souvenir du passé, si l'on ne fait pas un effort pour la conserver, ce qui serait facile, car il est admis aujourd'hui qu'elle peut venir partout, dans notre province, du moins au sud des Laurentides.

Ne perdons pas la fameuse.

E. Z. MASSICOTTE.

THÉÂTRES

SOIRÉES DE FAMILLE

La soirée de M. Elzéar Roy doit avoir lieu jeudi de Pâques, 19 Avril. C'est afin de faire de cette soirée la représentation la plus brillante et la plus populaire de l'année qu'il a choisi *La Comtesse Sarah* de Georges Ohnet.

La pièce intitulée *La Comtesse Sarah* est un roman de mœurs mis en drame. Elle comprend cinq actes. Les trois personnages principaux sont le général comte de Canalheille, Pierre Sévérac, l'aide de camp du comte et la comtesse Sarah. Cette comtesse Sarah est une bohémienne devenue tout à coup immensément riche. Jeune, belle, très excentrique elle épouse le comte de Canalheille. Ce qui arrive assez à propos pour former le nœud de l'intrigue c'est, que Sarah s'amourache de Pierre Sévérac. Après diverses péripéties elle meurt de cet amour.

Quoique ce roman *La Comtesse Sarah* soit moins populaire ici que *Le Maître de Forges* qui est du même auteur, il est certainement d'une valeur aussi grande et mérite un empressement aussi considérable de la part du public. M. Roy en le mettant à l'affiche pour célébrer sa soirée d'une façon éclatante a fait preuve, comme toujours, d'un tact et d'un goût qui ne lui ont jamais fait défaut depuis qu'il dirige cette magnifique institution nationale Les Soirées de Famille.

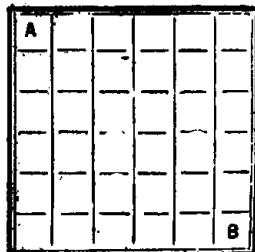
Aussi nous croirions faire injure aux nombreux habitués de ces charmantes soirées du jeudi si nous doutions un seul instant qu'une foule compacte ira jeudi de Pâques, 19 avril, applaudir et récompenser tant d'efforts et de mérite.

QUESTIONS INTERPÈLEMÉLISTES

M. L. Gaultier nous demande si le petit problème suivant est insoluble ou s'il peut être résolu.

Étant donné le damier ci contre. Il s'agit en partant du carré A d'aboutir au carré B en passant par toutes les cases.

Le passage d'une case à l'autre doit s'opérer sur une ligne verticale ou horizontale.





PAS LE TEMPS !..

## LE TOUR DU MONDE

Le parlement grec a adopté une loi établissant un impôt très élevé sur tous les hommes non mariés âgés de 25 ans.

Le général Cronje ne sera pas, paraît-il, le premier successeur du grand Napoléon, à titre de prisonnier sur la fameuse île Sainte-Hélène. En effet, un ancien roi africain, complètement oublié aujourd'hui, y serait détenu depuis plusieurs années.

Dans une vente publique qui a eu lieu ces jours derniers, à New-York, du mobilier de la bibliothèque de feu Augustin Daly, le fameux impresario américain, un exemplaire de la première édition in-folio des œuvres de Shakespeare a été adjugé pour cinq mille quatre cents dollars.

Dernièrement, dans un café de Berlin, vingt-sept fumeurs se trouvaient réunis pour se livrer à une lutte tabagique. Serait couronné vainqueur celui qui, en

deux heures de temps, aurait fumé la plus grande quantité de cigares, sans boire ni manger. Un Silésien fuma, imperturbablement et sans aucune défaillance, onze cigares. Un Bavaois arriva second avec sept cigares. Un Prussien se classa bon troisième avec six cigares. A Gand, quelques jours après, se disputait un concours en sens inverse ; serait vainqueur celui qui fumerait une pipe en plus de temps.

Les parents devront désormais ajouter une nouvelle recommandation à la liste déjà longue de celles qu'ils sont obligés, chaque jour, de faire à leurs enfants. " Ne portez pas à votre bouche n'importe quel crayon " diront-ils.

C'est qu'en effet le *Journal d'hygiène* nous apprend que la diphtérie et d'autres maladies peuvent très bien se transmettre par les crayons d'aspect inoffensif, mais que les enfants ont la mauvaise habitude de porter à la bouche sans s'enquérir, bien entendu, de l'état sanitaire des camarades qui ont pu posséder les dits crayons. Et le commissaire de santé de San-Polo (Minnesota) vient avec une prévoyance sagace de déci-

der que chaque élève des écoles de la ville devra conserver en propre le crayon qui lui est affecté—et ne jamais le prêter.

Les crayons sont donc dangereux de même que les plaques téléphoniques comme véhicules à microbes.

Que fait-on des vieux timbres-poste ou timbre oblitérés ? Voici qui va nous renseigner.

Il y a quelques années a été entreprise au séminaire épiscopal de Liège (Belgique) une œuvre qui avec de bien faibles moyens, ne tend à rien moins qu'à la conversion de la grande contrée du Congo. Après huit années passées à collectionner des vieux timbres-poste, les résultats démontrent la grande vitalité de cette œuvre qui, avec la bénédiction de Dieu, est parvenue à fonder six villages chrétiens dans l'Afrique centrale.

Ainsi, à l'avenir, ne jetez plus vos vieux timbres. Ils ont une valeur et permettent de faire beaucoup de bien.

Voici la curieuse façon dont le célèbre Martainville, bohème de lettres au commencement de ce siècle, s'y prit pour éteindre une dette qu'il avait faite chez un limonadier du boulevard du Temple.

Il se promenait devant l'établissement jusqu'à ce qu'il fit la rencontre d'une personne de sa connaissance. L'invitait-on à prendre quelque chose, il acceptait et on entrait naturellement dans le café le plus proche, qui était celui de son créancier.

Là, il se faisait servir un petit verre de kirsch. Le garçon scylé lui versait un petit verre d'eau bien claire.

De la sorte, Martainville, tout en amenant des clients à son créancier, diminuait sa note du prix de chaque verre d'eau payé par ses amis comme un verre de kirsch.

Un inventeur allemand vient d'imaginer un curieux dispositif d'échelle de sauvetage, qui peut se monter ou plutôt se trouver en état de servir au bout de quelques secondes. Devant toutes les fenêtres superposées d'un immeuble muni de ce système, on voit se dresser une tige verticale qui fait toute la hauteur de la maison, et qui porte une poignée à chaque étage : venez-vous à tirer une des poignées, immédiatement toutes les fenêtres s'abattent en formant un angle droit avec la façade. Et comme à l'instant même du haut de chacune d'elle se déroule automatiquement un tronçon d'échelle. Ces divers tronçons s'emboîtent les uns dans les autres et forment une échelle des plus solides. Les fenêtres qui sont munies de ce dispositif ne se distinguent du reste, en rien extérieurement des fenêtres ordinaires.

Une amusante histoire est racontée en Pologne au sujet du fameux " Menuet ", l'une des compositions les plus populaires de Paderewski.

A l'époque où l'éminent artiste était professeur au Conservatoire de Varsovie, il fréquentait la maison d'un littérateur polonais nommé Swicztochowski. Celui-ci prétendit un jour qu'aucun compositeur vivant ne pouvait être comparé à Mozart et que pas un seul ne parviendrait jamais à produire des œuvres aussi simples et aussi sublimes que celles du roi des musiciens. Paderewski ne répondit rien, mais le lendemain il revint chez son ami et, s'installant au piano :

— Voulez-vous, dit-il, que je vous joue un morceau de Mozart que peut-être vous ne connaissez pas ?

Puis il exécuta le *Menuet*. Swicztochowski fut ravi et s'écria :

— Eh bien ! Vous reconnaissez sans doute qu'un morceau comme celui-ci ne pourrait être écrit à notre époque.

— Il est regrettable pour votre thèse, dit Paderewski, que ce menuet soit précisément une œuvre tout à fait contemporaine, car je viens de la composer.

Il existe à Montluçon une vieille et originale coutume locale qui veut que tout mari qui se laisse battre par sa femme soit promené par la ville la tête

coiffée d'un bonnet de coton, une quenouille en main en guise de sceptre et monté à l'envers sur un âne.

Cette pratique quelque peu comique est toujours en vigueur. Aussi, l'autre soir, vers six heures, à la sortie des usines, plus de trois mille personnes se trouvaient-elles sur le pont Saint-Pierre et aux abords pour voir passer un cortège de mari battu.

Le patient était un ouvrier d'usine, à qui sa femme avait donné une maîtresse gifle à la suite d'une querelle conjugale, et à qui ses camarades d'atelier appliquaient la peine encourue en pareil cas, suivant le rite usité.

Le malheureux, cavalcadant à l'envers sur un âne de marinier, le chef ceint d'un casque à mèche et portant dans le dos une pancarte infamante, où étaient écrits ces mots : " Battu par sa femme et content ", fut promené par toute la ville, essayant les lazzi les plus sanglants d'une foule sans pitié.

A propos de l'*Aiglon*, le comte Robert de Montesquiou a fait don à Mme Sarah Bernhardt d'un petit soulier authentique du roi de Rome enfermé dans un coffret empire, avec l'attestation suivante :

J'atteste que le minuscule soulier en toile brodée, enfermé dans ce petit tombeau de cristal " empire ", et offert par moi à Sarah Bernhardt en souvenir de sa triomphale résurrection de " l'Aiglon ", fit partie de la layette du roi de Rome, et me vient directement de ma grand'mère, la comtesse de Montesquiou, qui fut la gouvernante de ce prince.

Comte ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC.

Le petit soulier repose dans l'élégant coffret, sur un lit de violettes.

Ce n'est pas la seule relique qui reste du fils de Napoléon. On pourra admirer, en effet, à l'exposition, le fameux berceau du prince, dont on voit la reproduction au dernier acte de la pièce de M. Rostand.

Ce berceau, qui fut offert au roi de Rome par la ville de Paris, appartient aujourd'hui à l'empereur d'Autriche, qui, sur la demande que lui en a faite le comte Louis de Périgord, membre du comité de l'exposition rétrospective de la ville de Paris, a bien voulu l'envoyer au comité, ainsi que la petite voiture dans laquelle on promenait l'enfant impérial.

Les agents de la tribu des Chickasaws, dans le Territoire Indien, annoncent que le prix des jeunes Indiennes, demandées en mariage, a augmenté d'une façon sérieuse et que le président McKinley a approuvé cette hausse. Dans le principe, le droit de se marier avec une Indienne ne coûtait que \$50. Il y a environ un an, il a été décidé que tout blanc qui voulait se marier avec une Indienne, devrait dorénavant payer un droit de \$600 : aujourd'hui, ce droit est élevé à \$1,000. Il est bon de rappeler en peu de mots le mo-

tif de cette augmentation. Toute Indienne Chickasaw reçoit d'ordinaire en mariage des terres dont la valeur est estimée à \$5,000. Les jeunes filles indiennes sont donc fort recherchées en mariage par les blancs de la frontière du Territoire Indien, à cause de cette dot respectable. Malheureusement, il est constaté que ces blancs, fort paresseux, se mariant avec des Indiennes, mettent la main sur leurs propriétés et abandonnent leur femme, peu de temps après. C'est pour abolir cet abus que le droit de mariage d'un blanc a été mis à un aussi haut prix.

### CONSEILS PRATIQUES

*Pour parfumer les gants.* — Mêlez deux gouttes d'extrait d'ambre gris à 15 grammes d'esprit de vin. Trempez-y un linge bien doux et frottez avec la mixture l'intérieur des gants.

*Pommade contre l'acné.* — Vaseline trois parties en poids, oxyde de zinc une partie, résorine une partie, poudre d'amidon une partie. Amalgamez le tout jusqu'à parfait mélange.

*Pour la mauvaise bouche.* — Si on se réveille habituellement le matin avec la bouche mauvaise, il faut garder dans la bouche, pendant une durée variant d'un quart d'heure à une demi-heure, tous les matins, à jeun, un morceau de rhubarbe gros comme un grain de raisin, et avaler la salive.

*Pour faire disparaître les verrues.* — Il y a nombre de recettes pour faire disparaître les verrues, en voici une très facile à mettre en pratique, qui nous a été communiquée.

Faire un petit cataplasme de farine de blé humectée de fort vinaigre. Placez sur la peau un morceau de sparadrap au milieu duquel on a percé un trou par où passe la verrue. Recouvrir celle-ci du cataplasme qui, grâce au morceau de sparadrap, n'irrite pas la peau.

On renouvelle l'application du cataplasme jusqu'à complète réussite.

*Désinfection rapide de l'eau des puits.* — L'eau des puits est singulièrement suspecte après les étés brûlants ou les hivers pluvieux. M. Langlois, dans la *Presse Médicale*, recommande le procédé d'assainissement suivant : on jette tout d'abord dans le puits ou dans la citerne une dissolution de 20 grammes de permanganate de potasse par mètre cube d'eau approximativement jaugée, ce qui est facile pour peu qu'on ait de mathématiques. Puis on précipite le permanganate en excès sous forme de bioxyde de manganèse en jetant dans la citerne un bon panier de braise de boulanger. Le microbe est fort contrarié par cet assainissement.

### JEUX ET AMUSEMENTS

#### ANAGRAMME

Six pieds, j'attache ton soulier,  
Ou reprenant mon vol altier,  
Je plane au-dessus du glacier.

#### CHARADE

Dessous la terre est mon Premier ;  
Mais dans ton corps est mon Dernier ;  
Et dans la serre est mon Entier.

#### SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 832

Logogriphe.—Trombone, Trombe, Brome, Rome, Tome, Or, Trône, Borne, Mort, Tombe, Bône, Orbe, Robe.

Charade.—Bérénice.  
Vers à reconstruire :

Hélas ! tout ici-bas a même destinée ;  
L'un passe dans un jour, l'autre dans une année,  
Et tous nous abordons au seul et même port.  
Ainsi, tout ce qui vit suit une loi commune,  
Misère méprisée, orgueilleuse fortune,  
Tout vient aboutir à la mort.

Question-Calembour.—La bretelle passe sur l'épaule tandis que l'équateur sépare les pôles. Les Carthaginois portaient des gants parce qu'ils craignaient l'air aux mains (les Romains).

### GRAVURE-DEVINETTE



Quel vacarme scandaleux ! N'y a-t-il donc pas un agent de police par ici ?

**N'ATTENDEZ PAS !**

A la veille du **DEMENAGEMENT** pour faire le Choix **DE VOS MEUBLES**

Notre assortiment est plus varié que jamais

Nous avons des **AMEUBLEMENTS**

**POUR TOUS LES GOUTS ! POUR TOUTES LES BOURSES !**

**LA VUE N'EN CÔUTE RIEN !** Ne craignez pas de nous déranger. Notre personnel est à votre pleine et entière disposition pour vous faire visiter notre établissement complètement transformé. Vous verrez de jolies choses ! C'est un bout de promenade comme un autre ! En tout temps, votre visite nous sera agréable.

*N. G. Valiquette*

1541, 1547, 1552, 1554  
Rue Ste-Catherine,

Montréal.

**UN CALMANT**

Le *Baume Rhumal* calme les irritations des voies respiratoires.

**La Banque d'Épargne**

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette Banque aura lieu à son bureau principal, 176, rue Saint-Jacques, MARDI, LE 1er MAI PROCHAIN, à 1 heure p. m., pour la perception du rapport annuel et autres états et l'élection de directeurs.  
Par ordre du bureau des Directeurs.  
HY. BARBEAU,  
Gérant.

Montréal, 31 mars 1910.

**ÊTES-VOUS SOURD ?**

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,  
596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

**VOTRE CHOIX A BAS PRIX !**

Pôles à Rideaux, tous les genres.  
Séchoirs à Rideaux.  
Ustensiles de Cuisine, tous genres,  
Peintures préparées,  
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.  
Escabeaux grands et petits.  
Machines à Laver et Tordeurs.  
Trappes à Rats

**L. J. A. SURVEYER**  
6 rue St-Laurent.

Trente ans de Succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
des COLIQUES et NAUÉES  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du

**VERSOLITAIRE**

par les  
**CAPSULES L. KIRN**  
à l'Extrait éthéré de  
FOUGÈRE Mûre Pure  
sans Calomel.  
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.  
PARL, Pharmacie KAYBOU,  
14, Boulevard Edgar-Québec  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**UN TITRE BIEN MERITE**

S'il est un médecin qui mérite le titre de bienfaiteur de l'humanité souffrante, c'est sans contredit, le Dr Jos. Larivière, qui a pu, après de longues et patientes études, des travaux incessants, trouver le remède qui guérit toutes les affections dont souffrent les femmes. Ce remède, reconnu le spécifique par excellence du *Beau Mal*, c'est le *Régulateur de la Santé de la Femme*, auquel il faut ajouter les *Female Plasters* du même docteur. Ces remèdes sont recommandés par tous les hommes de l'art et ils opèrent des cures vraiment merveilleuses. Un essai vous convaincra, mesdames, qui souffrez ; mais n'en prenez pas d'autres, sinon votre mal empirerait certainement. En vente dans toutes les pharmacies ou écrire au Dr Jos. Larivière, Manville, R. I., pour avoir la liste de questions secrètes.

**DECOUVERTE D'UN GRAND PRIX "VIN MORIN CRESO-PHATES"**

Remède sans Rival contre la Toux, Grippe, Coqueluche, Bronchite, Tuberculose et Consommation. Cette préparation est prescrite par les meilleurs médecins du pays. Méfiez-vous des imitations, elles ne valent rien et peuvent être parfois dangereuses. Se vend partout.

**PAS DE SAISON PROPRE**

Le rhume de poitrine n'a pas de choix pour les saisons et le *Baume Rhumal* le guérit en tout temps.

**EN VINGT ANS RENTIER**

La Caisse Nationale d'Economie est la société la moins dispendieuse et la seule qui vous assure une rente annuelle pour le reste de vos jours après y avoir contribué pendant vingt ans. Toutes personnes, hommes femmes ou enfants, peuvent y appartenir à raison d'un sou par jour seulement.

Demandez plus amples informations au bureau principal, au Monument National, Montréal, Arthur Gagnon, Sec Trés.

**LES "PILULES CARDINALES" DU Dr ED MORIN**

Ont été expérimentées par le peuple qui, maintenant, ne veut que ces Pilules et aucune autre.

Prenez-les pour pâleur, faiblesse féminine, maigreur, etc., etc. Se vendent partout.

**CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY**



**Indigestion.**

Quand les organes digestifs ne convertissent pas convenablement les aliments en matières nécessaires à la nourriture du système, l'indigestion ou la dyspepsie, causes de beaucoup de souffrances et de maladies humaines, en résultent.

Parmi les symptômes de l'indigestion on peut mentionner une forte douleur piquante peu après avoir mangé, une sensation de dilatation de l'estomac et des intestins, des éructations, une sensation de brûlement d'estomac qui indique l'acidité, de l'aigreur, la palpitation du cœur, la difficulté de respirer, les douleurs sous les côtes et les omoplates, le mal de tête aux tempes et dans les yeux, l'étourdissement, la langue chargée et la constipation.

Une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un verre d'eau (non glacée) prise soir et matin, fera disparaître chacun de ces symptômes et débarrassera pernanement le système de l'indigestion ou de la dyspepsie.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.  
Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.



**A L'ENFANT MALADE**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée - donnez-lui "DORMOL" - ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. Prix : 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

**Si les Mères Savaient**



La grande importance qu'il convient d'attacher à la nourriture des enfants, à l'époque du sevrage, au moment où l'estomac commence réellement à fonctionner.

**Elles Adopteraient**

l'aliment pur et complet, riche et fortifiant, toujours égal dans sa composition, approuvé par les autorités médicales.

**LA PEPTONINE**

dont le prix modéré - 25c la grande boîte - le met à la portée du Pauvre et du Riche.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les  
**PILULES AN. ONO**  
toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

**HOTEL ST. JAMES**

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS DE G.T.R. ET PRÈS DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

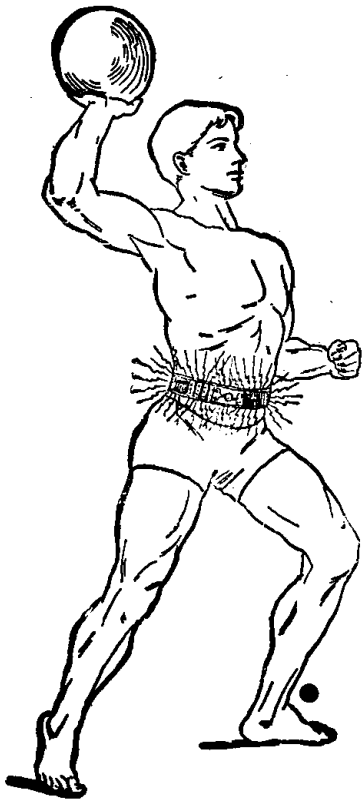
**PLUS D'ASTHME**

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**Dr J. G. A. Gendreau**

CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell : Main 2618.

# Nerfs Solides



Lorsqu'un homme s'est affaibli par suite d'abus ou d'erreurs de jeunesse, tous les organes du corps subissent une dépression correspondante.

Les drogues ne peuvent pas guérir cet état. Elles stimulent. J'emploie l'électricité parce qu'elle refait et fortifie également toutes les parties du corps. Elle ne stimule jamais. Mon invention: La Ceinture Electrique du Dr Sanden, constitue la meilleure méthode d'application de l'électricité, parce que cette application se fait la nuit, pendant que vous dormez.

Ce développement continu du courant galvanique, si agréable et si fortifiant accomplit son œuvre. Plus de 6000 personnes ont témoigné de ses mérites en 1898.—Un petit livre expliquant tout cela est envoyé sous pli cacheté par la malle, ou bien venez me consulter gratuitement.

**DR M. SANDEN,**  
132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau: 9 à 6. Dimanche, 11 à 1.

### DE TOUS LES TONIQUES EN EXISTENCE

Le "Broma" est incontestablement le seul qui guérisse les maladies du sang et des nerfs.  
Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents. Se vend partout et rapidement. Essayez-le et vous en serez fort satisfait.

—La quinine fut trouvée en 1820, et John Farr, de Philadelphie, fut le premier à la préparer pour le commerce.

### PRENONS-Y GARDE

Les rhumes négligés fatiguent et épuisent par leurs quintes, si l'on n'a pas recours au *Bavone Rhumal*.

### GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

### CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau: 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m. 8 à 10 p. m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons Pilules de Longue Vie et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie", envoyés, sur demande. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50

### ECHANTILLONS GRATUITS

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et de notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50 Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis, Montréal.

### PAMPHLETS GRATUITS

Notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" et un échantillon des Pilules de Longue Vie envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50 Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale 202 Rue St. Denis Montréal.

### Extrait d'une lettre

Madame ERNEST LATULIPPE  
De Bergerville

Proclame le

# VIN MORIN CRESO-PHATES

Remède sans égal pour la Bronchite

Bergerville.

A MM. DR ED. MORIN & CIE.  
Messieurs,

Je suis on ne peut plus heureuse de certifier publiquement que le "VIN MORIN CRESO-PHATES" est le meilleur remède au monde pour la Bronchite. Mon mari souffrait de ce terrible mal depuis longtemps; rien n'avait pu le soulager. Nous avions pourtant fait bien des sacrifices pour le ramener à la santé! Il est encore jeune, il a une famille, des enfants à élever; il lui faut travailler et ne peut pas toujours le faire; passant de longues semaines à la maison sans pouvoir bouger. Tout travail tant soit peu sérieux lui causait de grandes fatigues. Nous avions lus plusieurs certificats publiés dans les journaux. Tout ces témoignages établissaient

hautement la supériorité incontestable et les propriétés curatives vraiment extraordinaires de votre "VIN MORIN CRESO-PHATES". En dépit des grandes dépenses inutiles que nous avions faites jusque là, nous nous décidâmes néanmoins de faire un nouvel essai. Nous achetâmes une bouteille de ce précieux remède et mon mari commença DE SUITE à en prendre. Dès la 3ème dose il ressentit un bien-être extraordinaire. Il continua à prendre ses quatre cuillerées par jour et depuis ce temps il peut gagner la vie de sa famille, faisant son ouvrage facilement; bénissant le "VIN MORIN CRESO-PHATES" qui nous a rendus si heureux! Nous vous devons une reconnaissance de chaque instant pour votre préparation sans pareille qui a sauvé la vie de mon pauvre mari.

Madame ERNEST LATULIPPE.

HENRY MORGAN & Co.

# Colonial House

Montreal

## DEPARTEMENT DES RIDEAUX IMPORTATIONS DU PRINTEMPS

Nouveautés en fait de Rideaux de dentelle, Mousseline blanche et de couleur, Madras.  
Rideaux de Tapestry, Velours de Toile uni, Brocattelle de soie, Armure, Taffetas, Etc., Tapis de tables, Couvertures de Sofas, Dessus de Coussins, Etc.  
Abat-jours de toutes sortes.  
Armes antiques pour décorations de corridors, etc.  
Pavillons en soie, et autres, de toutes grandeurs, et de différentes nationalités.  
Baguettes à rideaux, en cuivre et en diverses sortes de bois.

### Grand Assortiment de Tapisseries

de moyenne et de haute qualité, derniers dessins pour la présente saison. Pour chambres à coucher et boudoirs, dessins floraux, Imitation de Chintz, de Satin rayés de 8c., 10c., 15c., 20c., le rouleau, en montant. Pour Salles à Diner, Librairies et Corridors: Burlaps, Effets Canevas, Tapestry, Maure, Turc, Etc. de 10c., 15c., 20c., 25c. et 35c. le rouleau, en montant. Nous donnons quelques prix seulement.

Une visite est respectueusement sollicitée.  
Ordres par la malle exécutés soigneusement.

INFORMATIONS FOURNIES.

Henry Morgan & Co., Montreal

## Argenteries

### LECTRICES

Si vous avez des articles tels que couteaux, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell: Main 1387

N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

## DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

## HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL MAIN 1803. MAAGHARD, 860  
Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391

## VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques  
MONTREAL.

## HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.  
PASTILLES de JEAN

\$1.00 le flacon. Par la malle, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.  
En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2128 Notre-Dame; O.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1476 Notre Dame.



**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis, sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LA LIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

—La délivrance de Ladysmith a coûté près de 6,000 hommes à l'armée anglaise

**TEMOIGNAGES SPONTANÉS**

La poste apportait l'autre jour aux agents généraux du Vin des Carmes deux lettres de la Baie St Paul qui attestent hautement des merveilleuses propriétés de ce vin de plus en plus populaire. L'une venait de la Supérieure de l'Hospice Ste Anne, l'autre de deux vénérables vieillards. Cet exemple ne saurait trop être imité. Les malades qui ont fait l'expérience de l'excellence du Vin des Carmes sont invités à en informer les agents généraux, M. M. A. Toussaint & Cie, à Québec, en indiquant la maladie dont ils ont été guéris. C'est un service à rendre aux autres malades.

**CERTIFICAT NON SOLLICITE**

Baie St Paul 24 mars 1901.  
Messieurs.—Depuis l'automne dernier, nous faisons usage dans notre communauté de votre excellent Vin des Carmes, et les résultats obtenus nous ont donné entière satisfaction. Aussi je me fais un devoir de le recommander hautement comme un puissant tonique contre la faiblesse et l'anémie.  
SEUR MARIE DE JESUS, Supr. de l'Hospice Ste-Aune

**CERTIFICAT NON SOLLICITE**

Messieurs.—C'est avec plaisir que nous pouvons témoigner que le Vin des Carmes est le remède par excellence contre la faiblesse et l'anémie. Depuis l'automne dernier, nous avons souffert de débilité et de manque d'appétit dû à notre âge avancé. On nous a conseillé de faire usage du Vin des Carmes, et nous pouvons certifier que l'effet qui est résulté pour chacun de nous a été étonnant. Aussi le recommandons-nous fortement à toutes les personnes souffrant comme nous de débilité et de faiblesse générale.  
J. B. FORTIN, N. P., Ancien régistrateur, Dame veuve L. GOREIL, (Baie St Paul, Cte de Charlevoix, 23 mars 1900)

**GRATIS aux HOMMES**

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elek'ron Building, Fort Wayne, Ind.", peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:  
**L. A. BERNARD,**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.

TEL. BELL EST 846

**Dr Jos. Versailles, L. D. S.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

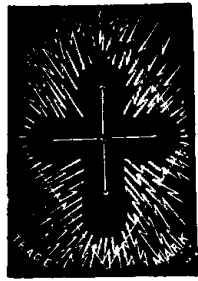
No 393, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations: 8 A. M. à 8 P. M.

**La Croix Electrique Diamant (Diamond Electric Cross)**



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.  
La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, lépression mentale, faiblesse, insomnie et tous les maux du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaque d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat ou te ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instruction sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.  
"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix électrique ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. P. TERSEN, Adressée: Richfield, Utah.

HE DIAMOND ELECTRIC CROSS CO., 309 Illinois Ave., Chicago, Ill.



—Oui, je compte avoir bientôt un petit pied-à-terre à Paris.  
—En attendant, vous en avez déjà deux grands sur ma jambe.

**THE "BEST" LAMPES A GASOLINE**

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.  
Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.  
**100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.**  
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène ou l'huile de charbon.  
L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR The Modern Light, 2116 Ste-Catherine, MONTREAL. Agents demandés.

**Ventes extraordinaires POURQUOI?**

Parce que le public commence à reconnaître que le

**Pin Rouge**

DU SUD du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

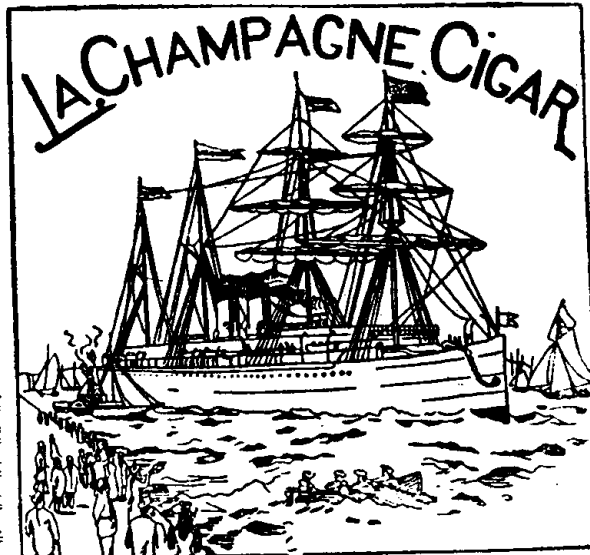
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**FUMEZ LE FAMEUX CIGARE**

...La...

**Champagne**

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint Germain, 79 Paris.

**LA QUINZAINE MUSICALE**, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographies. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint Germain, 79, Paris.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde

le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**67,593**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année

# MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

Mme Audran, restée en tête à tête avec Smoke, attendait patiemment le retour de son petit compagnon. Quand il la rejoignit elle fut frappée de nouveau du changement qui s'était fait en lui pendant ces quelques minutes.

Qu'avait-il fait de sa gaieté si facilement reconquise tout à l'heure ?... Il revenait tête basse, l'air absorbé ; un pli s'était creusé entre ses sourcils... quelque idée pénible s'était nichée là, une grosse nuée menaçait à l'horizon !...

Il s'excusa auprès de Mme Audran, lui annonça brièvement le départ de son tuteur, puis, tout étant prêt pour le retour, ils se remirent en route. Smoke, comprenant qu'on allait enfin rentrer, prit le trot sans que son maître eût à s'en mêler, et le village fut bientôt loin derrière eux.

Rien, d'abord, ne fut dit, mais, sur le front de Pierre la nuée menaçait toujours !... Mme Audran, la tête discrètement tournée, contemplait les pâquerettes des champs...

—J'étranglerais Guerche avec plaisir !

Ce mot féroce éclata tout à coup, dans le silence de la nature calme et serène.

Mme Audran ne sourcilla pas ; c'était la giboulée subite... mais non pas imprévue, elle l'attendait depuis un moment.

Elle se retourna sans se presser :

—Oh !... fit-elle seulement, d'un ton de doux reproche, que vous a donc fait ce Guerche, mon pauvre enfant ?

Alors la tempête éclata... Pierre ouvrit les cataractes de son cœur ! Tout ce qui l'étouffait là, depuis hier, débordait, rompant les digues... Il raconta la soirée de la veille et la scène qui l'avait terminée ; il s'accusa, il accusa Guerche et Dubras, les cartes, le sort, le champagne... tout, excepté Guillaume.

Et pourtant c'était le point douloureux ! De Guillaume il parla longuement, tristement, sans penser qu'il devenait indiscret, que les faits, par eux-mêmes, accusaient son tuteur bien plus sévèrement que tout ce qu'il pouvait en dire ! Il ne le jugeait pas, oh non ! il ne "voulait" pas le juger, et pourtant il éprouvait le besoin de le défendre, sans comprendre, le naïf avocat, qu'en certaines occasions, défendre, c'est aussi une manière d'accuser !

Mme Audran se comporta vaillamment. De sa vie elle n'avait essuyé pareille rafale, pourtant elle écouta tout jusqu'au bout, l'air indulgent, sans se troubler, sans tenter d'arrêter le flot, sans risquer une observation, avec un signe de tête seulement, de temps à autre, comme preuve d'attention et de sympathie. Elle savait bien que, tôt ou tard, le flot s'arrêterait de lui-même ! Elle attendait donc, toujours patiente, prenant bonne note de ces aveux volontaires ou involontaires, et comprenant beaucoup mieux que Pierre tout ce qui se passait dans cette pauvre petite machine, dont elle avait elle-même compliqué les rouages !

Elle ne prêcha pas ; à quoi bon ?...

Les sermons n'avaient pas de prise sur ce petit mécréant, témoins ceux de la pauvre Marguerite ! Non, de sa plus douce voix, elle dit seulement quelques mots, mais c'était juste ce qu'il fallait dire, car chaque mot était une absolution, un encouragement !

Ce départ de Guillaume savait tout !... Il fuyait la tentation... Il coupait court ainsi à des scènes de désordre et de dissipation, à ce scandale du mauvais exemple donné chez lui, par lui, à un enfant... son pupille. Tout s'arrangerait ! ce bon mouvement, ce

bienheureux scrupule le prouvait, et le notaire aurait un jour son apothéose !

Sans le dire précisément (certaines choses ne se disent pas) Mme Audran sut faire entendre tout cela, et s'y prit même si bien que, finalement, le tuteur sortait blanc comme neige de l'aventure. Quant aux autres, pour cette fois elle les passa prudemment sous silence, c'était matière à un trop grand sermon. D'ailleurs Pierre était redevenu tout à fait calme, pourquoi le jeter dans de nouvelles perturbations ?...

Pierre en effet, déjà consolé, commençait à croire qu'il guérirait sans en venir aux moyens violents... Guerche aurait la vie sauve !

Ils traversèrent silencieusement le petit bois de la Chanterie ; puis, Smoke qui avait ses habitudes, vint, de lui-même, s'arrêter devant la maison et Mme Audran prit terre, saine et sauve, entre les bras de Barbe-Bleue. Pierre était descendu pour l'aider aussi, elle se retourna vers lui :

—Adieu, mon enfant, dit-elle de cette voix douce et lente qu'il apprenait si vite à aimer.

Il se découvrit et, s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait, il y appuya un moment sa joue encore brûlante, puis, tout bas :

—Merci, Man Ghite, dit-il gravement.

## VII

Ce jour-là Mme Audran fut si distraite que son travail s'en ressentit. Elle traduisait alors les derniers chapitres d'un roman anglais très touffu, et les mots s'embrouillaient si bien dans sa tête que les phrases n'avaient plus pour elle aucun sens, ni dans une langue ni dans l'autre.

Remettant donc à plus tard la reconnaissance de la vraie fille, par sa vraie mère, le châtimement du vrai coupable et la réhabilitation de l'innocent, elle posa la plume et se laissa aller à sa rêverie...

Était-elle réellement attristée par les confidences de son nouvel ami ?... Il n'y paraissait pas ! Ses lunettes gisaient, oubliées, sur un gros dictionnaire, et ses yeux étaient bien visibles en ce moment, mais Pierre y aurait vainement cherché la passion qu'il avait trouvée dans sa voix tout à l'heure ; elle pensait à lui, pourtant, car son nom venait à ses lèvres, dans un murmure doux comme une prière, et quelle tendresse, alors, illuminait son regard !... Mais elle pensait à un autre aussi... elle pensait au tuteur et alors...

Alors Pierre n'y eût plus rien compris ! Il eût été surpris, choqué peut-être de l'expression que prenait ce regard. Une flamme y passait tout à coup... une flamme de triomphe malicieux, de joyeuse victoire !

Il avait fort bonne mine, vraiment, ce brillant, ce dangereux tuteur !

Jusqu'ici elle l'avait à peine aperçu, et de loin seulement ; mais ce matin elle avait eu le temps de le voir et de remarquer au passage une paire d'yeux très noirs et une moustache à rendre un tzigane jaloux !

Pas du tout le type du tuteur classique, cet extravagant jeune homme, mais juste ce qu'il fallait, au contraire, pour se faire adorer d'un pupille tel que le sien.

Les yeux fermés, maintenant, la vieille dame le revoyait, élégant et correct dans sa tenue de voyageur, menant d'une main experte son fringant attelage, et une idée lui vint qui la fit sourire... Il ne l'avait pas même aperçue sans doute, ombre noire sur ce coin de rne où elle se tenait modestement voilée, et cependant cependant !...

Où donc est ce Trouble-fête qui le chasse aujourd'hui des Fougerets ?... Quelle main ?... Et, le sourire de Mme Audran s'égayait encore, quelle main a versé cette goutte amère au fond de la coupe ?

Pauvre Guillaume ! il roule sur Paris, creusant encore le problème, et la réponse est ici, dans ce malin sourire de l'ombre noire à laquelle il n'a pas même jeté un regard en passant !... Elle est là, aussi, dans ces yeux qu'une larme vient de mouiller, tandis que le sourire s'attendrit soudainement :

—C'est le premier pas ! murmure la vieille dame, et il est dur pour lui, pauvre petit ! et dur pour l'autre aussi...

Et, sans y prendre garde :

—Pauvre garçon ! ajoute doucement la vieille dame.

C'était si peu dans les habitudes de Mme Audran, de rester oisive à sa table de travail que Barbe-Bleue, ouvrant la porte à ce moment pour demander quelque chose à sa maîtresse, resta la main sur le bouton, oubliant de parler.

Enfin, s'avançant au milieu de la chambre :

—Ça ne va pas ?... fit-elle avec la familiarité d'un vieux serviteur qui se sait tout permis.

—Cela va très bien, au contraire, répondit Mme Audran, et je suis très contente !

—Alors c'est bientôt fini ?

—Mais non !... et Mme Audran se mit à rire, je parle de... de la grande affaire !

Barbe-Bleue haussa ostensiblement l'épaule mais, sans le remarquer :

—Peuh ! fit d'abord Barbe-Bleue d'un air de profond dédain. Mais il y avait une expression de joie dans l'accent de la vieille dame que, bon gré mal gré, son cœur s'amollit et, moins revêche :

—Allons, tant mieux ! reprit-elle ; ce n'est pas que ça m'étonne, au moins, mais... tout de même...

Et Barbe-Bleue tourna les talons.

Mme Audran ne la rappela pas. Sans doute elle connaissait la signification de ce "tout de même" qui finissait invariablement, sans rien conclure, leurs discussions fréquentes sur "la grande affaire" dont il s'agissait.

Mme Audran ne reprit pas son rêve interrompu. Courageusement elle se mit à l'œuvre et quand Barbe-Bleue reparut, quelques heures plus tard, pour annoncer le dîner, Lady Boxwell avait enfin serré dans ses bras sa chère fille heureusement retrouvée, et la mariait, séance tenante à l'innocent réhabilité, et devenu par suite à plusieurs décès consécutifs dans la branche aînée, l'héritier d'un grand nom et d'une terre magnifique.

Entre temps, le coupable s'était empoisonné dans sa prison pour simplifier son cas, et rien ne devant, désormais, troubler le bonheur de ces jeunes époux, Barbe-Bleue pouvait servir le potage !

Le grand Piogé, cependant, était furieux contre Guillaume ; il avait été convenu la veille, en se séparant, qu'on lui donnerait ce soir sa revanche à la Courgée, et voilà qu'il leur faussait compagnie. Avant de rentrer aux Fougerets, Martel était venu, en effet, porteur d'une enveloppe lourdement chargée, qu'il avait ordre de remettre à Guerche en personne, puis d'un mot à l'adresse de Piogé lui-même. Une affaire urgente l'appelait, disait-il, à Paris, et l'y retiendrait quelques jours. Suivait une phrase d'excuses, de regrets, etc... Tout cela était bel et bon, mais l'oiseau n'en était pas moins envolé, laissant un vide dans la petite bande et Piogé était réellement désappointé.

—Et Pierre ? cria-t-il tout à coup, arrêtant Martel qui s'appretait à tourner.

—M. Pierre est aux Fougerets, répondit Martel, le ton bref.

—Tout seul ? Dites-lui de venir se consoler avec nous.

Mais le brave Martel venait d'entendre certaine recommandation faite par Guillaume à son pupille.

—J'oublierai la commission, se dit-il en secouant la tête, ce sera plus sûr.

Martel se trompait ! Il eût pu la faire en toute sécurité. Pierre était bien décidé cette fois, et contre l'usage, soit dit à la décharge de Martel, à obéir à son tuteur.

La question d'ailleurs fut tranchée d'une façon tout à fait inattendue et fâcheuse, par un accident qui mit tout le monde sens dessus-dessous aux Fougerets, y compris l'infortuné Smoke.

On le déranga, sans explications, au beau milieu de son avoine (qu'il avait bien gagnée pourtant), pour l'atteler de nouveau à la petite charrette et retourner en toute hâte à Fleury en quête du docteur.

Vérification faite, le mal n'était pas aussi grand qu'on l'avait cru d'abord ; ce qui n'empêche que, le lendemain, Mme Audran guetta en vain son visiteur ; il ne parut pas à l'heure accoutumée. Elle commençait à s'en inquiéter un peu quand la sonnette de la

grande porte tinta discrètement ; il y eut ensuite un colloque non moins discret sur le perron, puis Barbe-Bleue parut.

— Quelqu'un des Fougerets, dit-elle laconiquement, du ton hargneux qu'elle affectait chaque fois qu'il était question de leurs voisins.

C'était Martel.

— M. Pierre fait dire à Madame qu'il ne peut venir la voir dans ce moment, parce qu'il est dans son lit, bandé et ficelé des pieds à la tête comme une momie empaillée.

Martel répétait fidèlement sa leçon, mot à mot, puis de son cru, sur une question inquiète Mme Audran, de il ajouta quelques détails :

— Rien de grave, mais pas mal de horions ! Un trou à la tête, une côte cassée et la jambe gauche contusionnée et écorchée... Comment c'était arrivé ?... M. Pierre avait renversé sur lui une armoire en cherchant sur les planches !

— Bon !... grommela Barbe-Bleue qui, de la porte de sa cuisine écoutait les nouvelles, le voilà en morceaux à présent... quelle vie, miséricorde !

Mais, voyant sa maîtresse toute bouleversée, elle courut à elle et, interrompant Martel sans façon :

— Vous émotionnez Madame, dit-elle brusquement, ces choses-là lui font mal.

Le pauvre Martel, déjà très intimidé devant l'étrangère, regarda la porte de l'air de quelqu'un qui voudrait bien s'en aller, mais Mme Audran fit un geste pour le retenir et, d'une voix mal assurée, demanda d'autres détails. Martel fut donc obligé d'ajouter, sous le regard terrible de Barbe-Bleue, que M. Pierre avait une grosse fièvre et que, toute la nuit, il avait battu la campagne.

Puis l'intérêt que la vieille dame mettait à le questionner, son anxiété visible l'encourageant, sans doute, Martel reprit aussitôt, de sa propre initiative :

— Si Monsieur était ici, au moins !... Mais il est parti hier, justement, et voilà M. Pierre tout seul ; ce n'est pas bien gai pour un malade... Si Madame... Et le pauvre Martel se détournait pour ne plus voir Barbe-Bleue... Si ces choses-là n'impressionnaient pas tant Madame... M. Pierre n'osait pas le demander, bien sûr... et c'était peut-être indiscret, mais...

Martel n'osa pas achever. Les deux femmes avaient fait un mouvement. Il crut que Barbe-Bleue voulait lui sauter à la gorge !... Non, elle passait seulement devant lui, brutalement, c'est vrai, mais sans mauvaise intention, néanmoins ! Elle disparut dans une chambre pour revenir, une seconde après, portant à bras tendu le chapeau et le manteau de sa maîtresse.

— Pensez-vous... croyez-vous que ma visite puisse lui être agréable ?... murmurait Mme Audran en se composant à grand-peine un maintien digne et réservé.

— Oh ! j'en suis sûr, Madame, s'écria Martel s'approchant de plus en plus, et ravi du succès de sa timide insinuation, M. Pierre n'est pas patient, il s'ennuie vite quand il lui faut rester tranquille mais, avec Madame, la journée lui semblera moins longue.

Mme Audran n'en demandait pas davantage ; déjà, par les soins de Barbe-Bleue, elle était enveloppée de son voile et de son manteau.

— Je suis prête, dit-elle vivement.

Mais, ici, Martel s'embarrassa. Il allait au village chercher des drogues chez le docteur et n'avait là que la carriole ; il offrit de rentrer pour escorter Madame, il offrit même d'aller atteler une autre voiture plus digne d'elle, mais aucune de ces combinaisons n'arrangeait Madame ; laissant percer, malgré elle, un peu d'impatience et d'agitation, elle déclara qu'elle irait à pied aux Fougerets, et envoya Martel à ses affaires.

Dès qu'il eut disparu :

— Voyons, dit Barbe-Bleue, toujours grommelant, vous n'allez pas vous mettre la mort dans l'âme pour une bosse au front, un bobo !

Mme Audran était déjà au bas des marches, elle ne répondit pas. Pourtant, comme elle allait disparaître, Barbe-Bleue cria finalement du haut du perron :

— C'est moi qui passerai la nuit s'il faut le veiller, le cher enfant !

Sans se retourner, Mme Audran lui fit de loin un

signe amical et Barbe-Bleue entra dans sa cuisine, causant toute seule.

— C'est bien là un coup de sa façon ! murmura-t-elle.

Puis secouant la tête :

— J'étais sûre qu'elle voudrait y aller, reprit-elle en soupirant et... tout de même !...

La course n'était pas longue entre la Chanterie et les Fougerets ; dix minutes à peine après avoir quitté son petit bois, Mme Audran se trouvait sous le toit des Faverges.

Le domestique qui lui ouvrit la porte ne l'avait jamais vue, mais au portrait qu'en avait souvent fait Martel, il reconnut la vieille dame de la Chanterie, et lorsqu'elle demanda à voir Pierre, il ne parut pas surpris.

Soulevant devant elle une portière, il la fit entrer dans une petite pièce et, lui avançant un fauteuil, la pria de s'asseoir et de vouloir bien attendre un instant, puis il disparut.

Mme Audran obéit de point en point. Elle était entrée, elle s'assit sur le fauteuil et attendit aussi patiemment qu'elle le put.

La petite pièce sentait très fort le tabac. Sur une table un heureux pêle-mêle de livres et de papiers, des registres, des journaux de chasse, des almanachs... près d'un encrier presque vide quelques cigares et des plumes ; dans l'encadrement de la glace, des photographies de chiens et de chevaux, des caricatures... C'était, évidemment, le cabinet de travail, le sanctuaire du maître.

C'est là, en effet, que se passaient les seuls instants mélancoliques de cette joyeuse existence ; là Guillaume recevait ses fermiers, son régisseur, la main pleine de tristes chiffres ! Là, on récriminait, on réclamait, on comptait... et, sur la cheminée, la vieille pendule, au timbre fatigué, sonnait un éternel quart d'heure de Rabelais !

Pierre ne se risquait jamais dans le sanctuaire, c'était bien assez pour lui de voir l'air généralement morose de Guillaume, d'abord, quand il y entra, puis régulièrement furieux, après, quand il en sortait.

Mme Audran paraissait, cependant, ne subir là aucune influence fâcheuse. A part l'odeur du tabac, la petite pièce lui semblait plutôt agréable et gaie et, pour son compte, elle eût travaillé avec plaisir près de cette fenêtre qui s'ouvrait, au grand soleil, sur le joli parc des Fougerets.

Elle n'y resta pas longtemps, d'ailleurs ; le domestique reparut bientôt, la priant cette fois de vouloir bien le suivre,

M. Pierre était logé comme un prince, dans une immense chambre à deux fenêtres, ouvrant aussi sur le parc ; il foulait aux pieds les ramages un peu effacés d'un superbe tapis ; au-dessus de sa tête s'étendait un plafond peint, traversé d'énormes poutres ; à droite une haute cheminée, style ancien, à gauche un lit magnifique, à quatre colonnes... entre lesquelles il geignait et grognait actuellement, sans trouver dans tout ce luxe qui l'entourait, la moindre consolation à ses maux !

— Laisse-moi tranquille avec ton tilleul !... Si tu m'en apportes encore, je jette la tasse à travers la chambre !

La porte était entr'ouverte et, de l'escalier on entendait clairement chaque mot de cette aimable apostrophe.

Mme Audran ne put s'empêcher de sourire ; elle eût été bien surprise que Pierre se montrât malade patient et facile.

Marie jugeait le tilleul bon à tout, même à remettre une côte cassée, et Pierre, incrédule, se refusait absolument à en essayer, pour la raison très valable, qu'il avait horreur des tisanes.

De là de fréquentes altercations entre eux ! La pauvre Marie ne savait plus à quelle puissance se vouer et Pierre à quelle boisson se livrer, quand Mme Audran arriva fort à propos.

Comme elle entra doucement, Marie, humiliée de sa défaite, disparut par un autre passage, et la vieille dame se trouva seule, au milieu de la chambre ; levant son voile, elle s'approcha du grand lit.

Du fond de ses tentures, Pierre n'avait rien vu ; las

de se débattre, il fermait, pour se calmer, ses yeux affaiblis par la fièvre, et Mme Audran était là, le regardant depuis quelques minutes, quand il les rouvrit enfin, étonné de ne pas entendre la visiteuse annoncée.

Il eut, en la voyant, un mouvement de joie :

— Ah ! Man Ghite !... que vous êtes bonne de venir... J'essayais de me mettre de meilleure humeur pour vous recevoir ! Asseyez-vous, Man Ghite, je voudrais...

— Chut ! chut... fit Man Ghite qui, pendant ce temps, lui tâta le pouls ; voilà bien assez de politesses, ne vous agitez pas tant, vous avez encore la fièvre.

— Je crois bien ! je ne suis que plaies et bsses au dedans et au dehors !... Mais ce n'est rien... je devrais être mort de tout ce que je me suis fait !

— Comment est-ce arrivé ?

— Oh ! tout simplement !... je cherchais dans une armoire mes pinceaux pour repeindre notre " Man Ghite " ne les trouvant pas en bas, j'ai grimpé sur une des planches, pour fouiller dans le haut, et puis... patatras ! je suis plus lourd que je ne croyais... j'ai tout entraîné. L'armoire était lourde aussi, pourtant ! Elle était pleine d'outils, de marteaux, de ferraille... tout cela est tombé sur moi de tous les côtés... vous jugez les dégâts ! Quand on m'a ramassé, je ne remuais plus ni pied, ni patte.

— Pauvre petit !... Et, souffrez-vous beaucoup ? demanda la vieille dame en posant sa main, légèrement, sur le bandeau qui cachait son front.

— Un peu ! mais le docteur a bien emmailloté tout cela ; c'est la fièvre qui me fatigue, et puis... je m'ennuie ! Marie me soigne très bien, mais elle a besoin de se reposer, elle m'a veillé toute la nuit.

— Et Mlle Faverges ? dit la vieille dame.

— Tante Paule ! Oh !... Elle tombe en pâmoison, pour une coupure ! je suis sûr qu'elle ose à peine passer devant ma porte ! Et puis, elle est presque aveugle, maintenant, la pauvre tante Paule, on ne peut rien attendre d'elle... Si Guillaume était ici, il ne me quitterait pas, lui, je le connais, mais je ne veux pas qu'on lui écrive, il reviendrait tout de suite, et... vous savez...

Mme Audran inclina la tête ; elle savait !

D'ailleurs il ne lui déplaisait pas qu'en ce moment le tuteur ne fût pas aux Fougerets ; elle ne pressa donc pas de le faire avertir ; elle ne parla pas non plus de faire chercher une garde-malade... Regardant autour d'elle, en personne qui prend possession d'une place, elle consulta un thermomètre pour s'assurer que la température de l'appartement était bien ce qu'elle devait être mit un peu d'ordre sur une petite table, encombrée déjà de fioles, de verres et de tasses, tira les rideaux, remonta les couvertures sous le menton de l'éclopé, puis, quand il lui parut bien confortablement arrangé :

— Maintenant, dit-elle, avec l'autorité d'une garde-malade officielle, plus un mot ! Vous allez dormir et, pendant ce temps-là, je ferai une visite à Mlle Faverges.

Pierre qui se laissait faire, docile et calmé, se récria à ces derniers mots :

— Mais vous reviendrez me voir avant de partir ? fit-il vivement.

Man Ghite se pencha sur lui, l'air heureux :

— Oui, murmura-t-elle, dormez tranquille, je reviendrai.

Et, sûr qu'elle tiendrait sa promesse, il ferma enfin les yeux, pour lui obéir.

## VIII

Tante Paule était seule dans le salon, son chapelet à la main, quand on vint lui annoncer la visite de Mme Audran... la vieille dame de la Chanterie, ajouta en baissant la voix le domestique, par surcroît d'explication.



Leur délivrance fut le signal d'un enthousiasme indescriptible.—Page 204, col. 2

## LES DRAMES DE LA JUSTICE

# LES VICTIMES

La nuit qui suivit l'exécution de ces malheureux fut sans repos pour les prisonniers ; la journée du lendemain, qui devait sauver tant de vies, commença même pour eux d'une façon terrifiante. L'oppression d'une terreur grandissante emplissait les prisons de Paris. Le bruit se répandait que Robespierre, comprenant qu'il ne pourrait longtemps conserver le pouvoir, renonçait aux jugements des prisonniers, si sommaires qu'ils fussent, et que l'on allait de nouveau recourir aux massacres. Quelle diffidence, du reste, existait entre les deux systèmes ? Celle d'une publicité plus grande, voilà tout ; car quiconque prenait place sur les gradins de la salle du tribunal se sentait perdu d'une façon aussi irrévocable que si des égorgeurs étaient entrés dans un préau au centre duquel on aurait groupé des prisonniers. Du moment qu'il n'existait plus ni instruction ni défense, peu importait la suppression de quelques formalités. On ne serait plus envoyé devant des juges vendus à l'avance, et un jury résolu à devenir le pourvoyeur de l'échafaud ; cette façon d'agir devenait même beaucoup plus logique. Le bourreau et les victimes demeuraient seuls en présence.

Comment l'angoisse n'aurait-elle pas été portée à son comble ? Les feuilles publiques ne parvenaient plus dans les prisons ; il était même interdit aux crieurs appelant l'attention des acheteurs de numéros, en signalant quelques-uns des articles capables d'exciter au plus haut l'intérêt, de s'approcher d'une distance de moins de trois cents pas. Des patrouilles, traversant sans repos les divers quartiers de la ville ; la générale battue partout ; les cris d'une foule se portant d'un point à un autre, curieuses, affolées ; l'ordre donné aux prisonniers de rentrer deux heures plus tôt et de se coucher immédiatement ; les visites fréquentes faites dans les cours, dans les corridors, dans les jardins, au milieu de sentinelles dont le nombre était doublé ; les rondes faites dans les chambres et les salles par des gardiens le sabre au poing, l'ordre donné aux guichetiers de laisser les clefs sur les serrures ; tout se réunissait pour faire croire à l'imminence d'un massacre.

Tandis que les prisonniers étaient en proie à ces angoisses, les événements se succédaient, dans Paris, avec une rapidité si terrifiante qu'elle serait impossible à expliquer à quiconque n'y voudrait pas voir la main vengeresse de Dieu.

## CHAPITRE XXVI

SAUVÉS !

Un mouvement dont rien ne saurait donner l'idée grandissait dans Paris, surtout aux abords des prisons. Les hommes, les femmes, les enfants escaladaient les toits, se mettaient aux fenêtres des mansardes, la moindre ouverture ayant jour sur une cour de prison se trouvait prise d'assaut. De loin, de haut, par des cris, des signes, des banderoles couvertes de phrases courtes, mais significatives, on apprenait aux prisonniers les changements survenus. L'échafaud restait debout mais seulement pour les auteurs de la tyrannie, les septembriseurs, les séides du sinistre triumvirat qui avait couvert la France de sang et de boue. Les crieurs des journaux annonçaient la grande nouvelle ; dessinateurs et graveurs se mettaient à l'œuvre pour représenter l'extermination des oppresseurs de la France. A la Conciergerie, où les prisonniers semblaient courir le plus de dangers, en raison de la proximité du palais de justice qui jetait à l'échafaud ceux que l'on avait traduits à la barre, les espérances données même par les gardiens trouvaient difficilement crédit.

Henri de Civray, qui avait eu l'adresse de conserver quelques louis, en les cachant dans les boutons de son habit, supplia le geôlier de lui procurer un journal.

—Ce sera cher, répondit celui-ci.

—Combien ?

—Cinq louis, et je ne veux pas d'assignats.

Henri arracha six boutons de son habit, en fit tomber les pièces d'or, et dit au gardien :

—Pars et revins vite.

Un moment après, il avait entre les mains une feuille humide encore.

Les prisonniers se groupèrent autour d'Henri, et l'entourèrent de telle sorte que, dans la crainte d'être étouffé, il dut monter sur une chaise.

Alors d'une voix vibrante, émue, le jeune comte donna lecture des divers passages, racontant les événements du dix thermidor. Dans cette seule journée les deux Robespierre, Couthon, Saint Just, Henriot, Dumas, le général Lavalette, Lescot-Fleuriot, maire, Payen, agent de la Commune, le cordonnier Simon, qui s'était fait le bourreau de Louis XVII, avaient été à leur tour traduits devant le tribunal révolutionnaire : les juges qui, deux jours auparavant, signaient la sentence des victimes, avaient mis leur nom au bas de la sentence de vingt-deux misérables. On annonçait de plus que, le onze thermidor, soixante-dix autres condamnés expieraient leurs forfaits, et que, le douze, un reliquat de douze jurés ou membres de la Commune clorait la liste. Le sentiment qui animait en ce moment tous les hommes, amis de Tallien, qui venaient de s'emparer du pouvoir, était si violent, dans son besoin de châtiments, qu'il allait tomber sur la tête des coupables d'une façon foudroyante.

Le tribunal révolutionnaire réorganisé par Barrière, devait juger ceux qui avaient été la honte de la France ; mais alors on trouva sur la liste des magistrats le nom de Fouquier Tinville ! l'homme qui s'était fait l'organe de toutes les haines, le misérable dont la voix avait envoyé à la mort Marie-Antoinette, Mme Elisabeth, les Girondins ; qui plus tard fit guillotiner ses anciens amis politiques, Duchesne, Camille Desmoulins et Robespierre. Il était seul, debout, dans sa robe sanglante, et quand on songeait à le traduire à la barre des criminels, pris à son tour de peur, et tremblant devant l'échafaud où il avait envoyé des victimes par milliers, il essayait de se présenter comme un être irresponsable, parlant au nom du peuple dont il avait reçu des ordres, et remplissant avec zèle les fonctions dont ses concitoyens l'avaient investi.

Du reste, la lâcheté de tous fut égale devant la mort ; Henriot tremblait de tous ses membres, le vice-président Coffinhal, qui fermait si brutalement la bouche aux accusés qui tentaient de se défendre, s'était caché pour échapper à la justice, et la faim le devait livrer à l'échafaud.

Le journal dont Henri de Civray faisait tout haut la lecture était rempli de faits, de notes. Ne se contentant pas de raconter le passé, il faisait prévoir les événements qui allaient suivre. La Terreur, qui semblait s'être incarnée dans Robespierre, venait de disparaître avec lui, et devant les prisonniers, toutes les portes ne pouvaient manquer de s'ouvrir bientôt.

Autour de la conciergerie, le tumulte grandissait ; le représentant Marie-Joseph de Chenier, n'ayant pu sauver André, venait délivrer son frère Sauveur et le rendre à une mère que le retour de ce fils ne pourrait consoler de celui qu'elle avait perdu.

Mme Roucher, Eulalie et Emile voulaient au moins retrouver ceux qui avaient passé avec l'auteur des *Mois* la suprême veille, et nourrir leur douleur de ces cruels et impérissables souvenirs.

Deux femmes en deuil, Cécile de Saint-Rieul et la comtesse de Civray, n'avaient point quitté les abords de la Conciergerie depuis l'arrestation de Robespierre. La malheureuse mère, dont le cœur avait souffert de tant d'alternatives, s'était reprise à l'espérance. Avec un courage surhumain elle avait assisté au départ des dernières charrettes, afin de s'assurer si son fils ne se trouvait pas au nombre des condamnés. Depuis vingt-quatre heures elle respirait ; elle commençait à croire qu'Henri sortirait vivant de l'enfer où il avait été par deux fois sur le point de périr.

Assise sur le sol, la tête appuyée contre le muraille, elle attendait qu'un mouvement se manifestât en faveur des prisonniers, et que les portes de la Conciergerie fussent ouvertes. Enfin un des nouveaux membres du tribunal se fit ouvrir la prison, et pénétra dans la grande salle où se trouvaient les captifs. Il se fit apporter les listes d'écrou, et chaque fois qu'en lisant le nom d'un prisonnier, il y trouvait pour unique indication : *ex-noble, prêtre, ami des émigrés*, etc., il donnait un ordre immédiat d'élargissement.

Les guichetiers reçurent une liste nouvelle des prisonniers maintenus en état d'arrestation pour des accusations dont la valeur serait ultérieurement appréciée ; quant aux autres, ils pouvaient à partir de cette heure se considérer comme libres.

Le gardien entra dans la salle, lut sa liste au milieu de l'émotion de tous, et bientôt éclata dans toute la conciergerie, des chambres aux corridors, des cours immenses dans les vastes salles, une indescriptible joie.

Avec quelle hâte les infortunés adressaient leurs adieux à ceux qui restaient, en leur promettant d'aider à leur salut. A cette heure, les peines s'oubliaient comme par magie ; on ne voulait même plus se faire souvenir des pertes cruelles, des ruines, de tous les douleurs endurées ; on allait retrouver les êtres chers épargnés par la tourmente, on reverrait le ciel, on respirerait l'air libre ; n'était-ce pas assez pour bénir Dieu de sa miséricorde !

Tandis que les prisonniers se hâtaient de partir Henri demanda au gardien en lui désignant Jeanne : — Et nous ?

— Vous, mais je ne vous connais pas, jamais, vous n'avez été incarcérés régulièrement, vous êtes libres, absolument libres ?

Henri saisit les deux mains de la jeune fille : — Entendez-vous, Jeanne, nous sommes sauvés ! sauvés !

Mais Jeanne se recula lentement et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Oui, vous êtes sauvé, et j'en bénis Dieu, monsieur le comte. Votre mère, qui vous pleure, va vous serrer dans ses bras en versant des pleurs de joie. La Providence a permis que votre fortune ne fût pas même perdue. Vous oublierez les jours de deuil, de captivité et l'angoisse, et croyez-le, je ne cesserai de supplier le Seigneur de vous donner toute félicité en ce monde.

— Jeanne ! Jeanne ! demanda Henri de Civray dont le cœur battait d'angoisse, que signifie ce langage ?

— Il signifie que je vous rends votre liberté, comme c'est mon droit, et mon devoir. J'ai reçu la bénédiction d'un prêtre en face de l'échafaud dressé, mais vous le savez comme moi, jamais, si nous n'étions crus près de mourir, nous n'aurions contracté une union que notre mise en liberté annule.

— Je songe à ce que je dois à votre mère, monsieur le comte.

— Et à moi, ne me devez-vous rien ?

En ce moment, le prêtre qui les avait bénis passa près d'eux. Lui aussi se trouvait libre.

Henri l'arrêta brusquement :

— Mon père, mon père, dit-il, je vous en supplie, parlez à cette chère et cruelle créature. N'ose-t-elle pas m'affirmer que, mariée à moi en face de la mort, la vie qui nous est laissée annule une semblable union ? Elle me parle du respect que je dois à ma mère, qui jadis me refusa son consentement... elle ne semble plus se préoccuper de celui qu'elle n'a avoué aimer qu'au moment où tous deux nous croyions monter dans la fatale charrette... Veut-elle donc me faire détester la vie qui m'est donnée ; faut-il que je regrette de ne pas avoir suivi au supplice mes nobles compagnons ?

Le regard attendri du prêtre alla de Jeanne à Henri de Civray.

— Ma fille, dit-il, vous agissiez bien !

— Quoi ! vous l'approuvez, vous qui me l'avez donnée pour femme !

— Tes père et mère honoreras ! fit le prêtre.

Puis passant devant Henri :

— Mon fils, dit-il, je vous demande pour quelques jours un asile et du pain...

Le comte de Civray serra les mains du saint vieillard.

— Venez, mon père, dit-il.

Depuis un moment les portes étaient ouvertes, et les prisonniers sortaient en masse, recevant les embrassements de ceux qui les attendaient.

Leur délivrance fut le signal d'un enthousiasme indescriptible et de manifestations inouïes. Libres désormais de toute contrainte, les proscrits mêlés au peuple se portaient en foule à l'Hôtel de Ville pour y acclamer les nouveaux décrets promulguant une ère pacifique.

Poussées, pressées, refoulées, Cécile de Saint-Rieul et Mme de Civray se frayaient avec peine un passage ; Henri reconnut sa mère, tendit les bras en l'appuyant sur sa poitrine, tandis que Cécile se jetait au cou de Jeanne Raimbaud.

Cécile était toute vêtue de deuil, Jeanne gardait sa robe blanche, au fichu de laquelle tremblait encore un brin oublié de son bouquet de mariée.

Mme de Civray ne questionnait point Henri, elle le reprenait, le reconqu Coast, pour le moment cela lui suffisait ; elle aurait le temps plus tard de lui demander des détails sur ce qui s'était passé durant les quatre jours qui venaient de s'écouler.

Elle ne paraissait même plus se souvenir de Jeanne ; dans sa tendresse égoïste, elle ne voulait songer qu'à son fils. Appuyée sur son bras, levant sur le visage pâle et profondément ému du jeune homme des regards remplis d'une indicible tendresse, elle oubliait le reste du monde. La foule animée, qui se pressait dans les rues, gardait à peine le pouvoir de la distraire un moment de sa contemplation maternelle ; elle souriait cependant à la vue de certains groupes formés de vieillards, de femmes et d'enfants. Eux aussi venaient de reconqu Coast le chef de la famille, ou l'ardent et beau jeune homme qui en devait être l'orgueil.

Alors son regard se reposait sur eux avec douceur comme une bénédiction.

Malgré le changement qui venait de s'opérer dans les affaires publiques, et la certitude que le règne des assassins était fini, Mme de Civray ne songea point à changer le genre de vie presque pauvre qui l'avait jusque-là sauvée !

Ce fut donc dans un bien modeste logis qu'elle conduisit Jeanne, Henri et le vieux prêtre qui venait, comme eux, d'échapper à l'échafaud.

Quand elle se vit proche de la maison, Cécile de Saint-Rieul s'élança en avant, gravit trois étages puis ouvrit une porte bâtarde servant d'entrée à un appartement exigü. Tout y était d'une simplicité approchant de la pauvreté, mais par la fenêtre ouverte venaient les rayons d'un splendide soleil, ce soleil de thermidor qui allait rejeter tant d'atrocités dans l'ombre.

Un moment après, la famille de Civray et ses hôtes se trouvaient installés.

Le vieux prêtre se contenterait d'un simple cabinet, la comtesse et Cécile partageraient la même chambre ; un canapé recouvert de crin noir servirait de lit à Henri, et Jeanne coucherait dans une sorte d'apprentis.

Les anciens prisonniers avaient assez souffert à Saint-Lazare et à la Conciergerie pour ne pas montrer de grandes exigences.

Deux heures plus tard, Cécile avait trouvé une brave créature qui pour une modique rétribution, consentait à se charger des soins de l'intérieur. On pouvait même lui donner sans la blesser le nom de servante : le titre d'officiuse venait de disparaître avec tant d'autres inventions révolutionnaires.

Deux journées se passèrent dans un grand calme. L'abbé Chaumont célébrait pour la famille de Civray le saint sacrifice ; la prière se faisait en commun. On rappelait tour à tour les souvenirs des jours de deuil. La comtesse, Cécile et Jeanne allèrent pleurer près de Mme Roucher et d'Eulalie. La mère et la fille avaient sans cesse sous les yeux le portrait dessiné à Saint-Lazare, ce portrait au bas duquel le poète avait écrit un quatrain qui restera dans toutes les mémoires. Eulalie s'occupait alors à chasser la correspondance de son père, correspondance précieuse à tant de titres, et qui formera un des monuments intéressants de cette époque néfaste. Elle feuilletait l'herbier préparé par son père, elle repassait en souvenir de lui des études commencées sous sa direction ; et quand elle se sentait le cœur trop gros, elle prenait sur ses genoux le "Petit Suspect," ce charmant Émile qui avait partagé la captivité de Roucher, et qui rappelait, avec une sensibilité enfantine, des traits touchants d'André de Chénier, d'Aimée de Coigny, *la jeune captive*, de la famille de Loizerolles.

Mme de Civray et Mme Roucher confondirent leurs larmes, et Jeanne se rapprocha d'Eulalie.

— Enfin, dit la fille de Roucher, justice vous a été rendue !

— Oui, répondit Jeanne, justice complète.

— Vous allez pouvoir être heureuse.

— Le bonheur n'est pas de ce monde, Mademoiselle.

— Oh ! vous avez si bien mérité votre part de joie !

— J'ai rempli mon devoir, voilà tout.

Mme de Civray trouva Mme de Loizerolles mourante. La perte de son mari avait achevé de détruire une santé déjà profondément altérée. Cependant, à ce moment, elle ignorait encore les détails de la mort de son cher compagnon ; six mois après seulement, François de Loizerolles devait trouver sur une affiche, la liste des victimes dressée le six thermidor, et acquiescer la preuve que son père était mort à sa place. Il éleva à la mémoire de ce père un monument qui, encore aujourd'hui, nous émeut d'une façon profonde. Sans doute, on trouve dans le poème *le Triomphe de l'amour paternel*, une certaine enflure voulue, regardée alors comme une qualité de style, et qui nous choque maintenant que la langue, et même la langue des vers, a revendiqué le droit d'être tout ensemble grande et naturelle ; mais l'âme de François est tout entière dans ce poème, comme son imagination brillante éclate dans le *Printemps*, et la pureté de ses opinions royalistes dans son poème sur *Louis XVI*.

Peu à peu les amis se cherchaient, se retrouvaient. Le chaos se débrouillait. On recevait des nouvelles de province. Les repréailles sanglantes faisaient trêve. On châtiât les coupables avec plus de lenteur. Chacun reprenait sa place dans le monde, et osait faire usage de sa fortune. Ou ne tremblait plus à l'idée de revêtir un costume trop élégant. La carmagnole avait fait son temps, et les bonnets en peau de renard se cachaient.